

A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME PREMIER
(HARIPARVAN)

7ème Thème - Lectures 89 à 107

Crichna à Mathourâ, siège de Mathourâ, visite de Crichna au mont Gomanta, retour de Crichna à Mathourâ ; différents combats.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LECTURE.

RÉCEPTION DE CRICHNA DANS MATHOURÂ.

Vêsampâyana dit :

Le vaillant Crichna avec le fils de Rohinî se fixa dans cette ville de Mathourâ où étaient établis les Yâdavas. Brillant de jeunesse, entouré de la magnificence d'un prince, resplendissant de pierreries, il parcourait les rues de cette cité. Quelque temps après, les deux frères allèrent se mettre sous la discipline de Sândîpani surnommé Câsya¹, et qui habitait la ville d'Avanti² : ce maître enseignait l'art de la guerre. Ces deux disciples, par leur zèle, leur sagesse et leur docilité, prouvèrent qu'ils étaient de bonne famille. Sândîpani les accueillit et leur transmit toute sa science. Il les vit en peu de temps faire des progrès rapides ; jour et nuit Râma et Djanârddana étudiaient les soixante-quatre parties du Dhanour-vêda³, de ce livre formé de stances de quatre pâdas⁴ ; et en peu de temps ils connurent les diverses espèces d'armes et la manière de s'en servir. Leur maître, à cette intelligence qui lui parut plus que humaine, pensa que c'étaient deux divinités, le Soleil et la Lune, descendues du ciel pour prendre ses leçons ; il les voyait du reste, dans les jours appelés parwans, adresser leurs hommages à la représentation du grand Vichnou.

A la fin de son éducation, Crichna vint avec Râma dire à Sândîpani : « Quel présent pouvons-nous faire à notre maître ? » Celui-ci, qui connaissait tout leur pouvoir, leur répondit avec empressement : « J'avais un fils unique, dont je regrette vivement la perte : il a été entraîné dans les flots de la mort, en se rendant en pèlerinage au "tîrtha"⁵ de Prabhâsa⁶. Je demande que tu veuilles bien me le rendre » « Ton vœu sera rempli », dit

¹ Ce mot me semble désigner que Sândîpani était descendu d'une famille de ces princes de Câsi, dont il a été question dans la XXIXe lecture, et auxquels plusieurs Yâdavas s'étaient alliés par le mariage voyez aussi les lectures XXXIV, XXXV et XXXVII.

² C'est le nom ancien de la ville d'Oudjdjayani, aujourd'hui Ougein, une des sept villes sacrées chez les Indiens, et désignée par les astronomes comme étant placée sous leur premier méridien. Dans la lecture XXXVII, on voit que les Andhacas avaient marié à un prince d'Avanti leur sœur Ahoukî, grand-tante maternelle de Crichna.

³ Ainsi se nomme un des quatre Oupavêdas, attribué à Visvâmitra, et maintenant perdu : il traitait de la fabrication et de l'usage des armes et instruments guerriers, employés par les Kchatriyas. L'Agni-pourâna en contient un abrégé très-succinct en quatre lectures.

⁴ Un *pâda* est une portion de vers ainsi le *sloca*, mètre ordinaire du Harivansa, est composé de deux vers et de quatre *pâdas*.

Crichna, répondant aussi au nom de Râma. Hari se rendant au séjour de Samoudra, entra dans ses ondes ; celui-ci, dans la posture du respect, se présenta devant Crichna, qui lui demanda où était le fils de Sândîpani ? « O Mâdhava, répondit Samoudra, c'est le grand Dêtya Pantchadjana, qui, sous la forme d'une vague, est venu enlever cet enfant ». Crichna alla donc attaquer Pantchadjana et le tua sans retrouver le fils de son maître. C'est après cette victoire sur Pantchadjana⁷ qu'il prit cette conque que les dieux et les mortels connaissent sous le nom de Pântchadjanya. Govinda se transporta ensuite dans la grande ville du fils de Vivaswân qui règne sur les morts. Il fit retentir le son de sa conque, et effraya tout le royaume. Yama se soumit à la puissance du grand dieu qui le visitait ; il lui rendit l'enfant qu'il redemandait, et qui fut ramené à son père. C'est ainsi que le fils de Sândîpani, après avoir subi la mort et avoir habité longtemps le séjour d'Yama, fut doué d'un nouveau corps par la faveur toute-puissante de Crichna. Ce dieu revint de son expédition avec le fils de son maître, la conque Pântchadjanya et une grande quantité de pierres précieuses. Il fit apporter toutes ces pierres précieuses par les Râkchasas et en fit présent à Sândîpani, en reconnaissance de cette habileté supérieure à tout que lui et Râma avaient acquise dans les différents genres de combats, et surtout dans ceux où l'on emploie la massue de bois ou la masse de fer. Sândîpani, recevant des mains du généreux Crichna et ces pierres précieuses et surtout ce fils, si brillant de beauté et de jeunesse, qui était mort depuis longtemps, remercia Râma et Késava et leur rendit les honneurs qu'ils méritaient. Ayant ainsi achevé leur éducation militaire, et suivant le conseil de leur maître, les deux fils de Vasoudéva retournèrent à Mathourâ. Tous les Yâdavas, remplis de joie, sortirent en foule au devant de leurs jeunes parents, ayant Ougraséna à leur tête. Les chefs des corporations⁸, les divers ordres de l'état⁹, les ministres, les prêtres les accompagnaient ; les habitants, enfants, vieillards et jeunes gens, se précipitaient à leur rencontre. Les instruments de fête retentissaient pour célébrer la gloire de Djanârddana. Les rues étaient ornées de drapeaux et de guirlandes ; tout le gynécée lui-même partageait ces transports de joie, et l'arrivée de Govinda ressemblait à une fête d'Indra. Dans toutes les rues, des chants, des vœux, des bénédictions attestaient les sentiments des Yâdavas : « Les voilà ces nobles frères, Râma et Govinda, dont la gloire remplit déjà le monde ; la paix règne dans votre patrie, Yâdavas ; livrez-vous tous à la joie avec vos parents ». A l'arrivée de Govinda, il n'y eut plus à Mathourâ ni malheureux, ni méchants. Les jeunes gens n'avaient plus à dire que des paroles de sagesse : les vaches, les chevaux, les éléphants prenaient part au bonheur commun dont s'enivraient sans réserve les hommes et les femmes. Le souffle des vents était favorable, les dix régions du ciel étaient tranquilles, et les dieux satisfaits des dons offerts sur leurs autels. Enfin tous les signes qui avaient apparu jadis dans l'âge Crita se montrèrent de nouveau quand Djanârddana entra dans la ville. Un moment propice avait été choisi, les rites pieux avaient été accomplis ; alors sur un char traîné par des chevaux pareils à ceux du soleil, Oupendra, vainqueur de tous ses ennemis, s'avança dans Mathourâ, suivi de tous les Yâdavas, comme Indra s'avance dans le ciel, suivi de tous les dieux. Les deux jeunes héros se rendirent ensuite au palais de Vasoudéva, environnés de

⁷ On représente Pantchadjana comme le chef d'une race qui demeurait dans des écailles. Écaille se dit सङ्ख, *sankha* en sanscrit. Or, Wilford, Rech. asiat. t. VIII, explique la circonstance de ces écailles, en disant que c'étaient des caves, et il voit dans ce peuple des Troglodytes d'Éthiopie. Le pays des Sankhas, pour lui c'est l'Afrique. Est-ce une ressemblance fortuite que celle de Zanguebar et de Sankha-vara ? De l'écaille de Pantchadjana Crichna fit son Pântchadjanya.

⁸ श्रेण्यः, *srényah*.

⁹ प्रकृतयः, *pracritayah*.

gloire et semblables à deux Souras ; ainsi le soleil et la lune se rendent au mont Mérout. Là ils quittent leurs armes : tantôt, renfermés dans l'intérieur de la maison, sans compagnon et sans suite, ils se livrent seuls au plaisir ; tantôt, entourés des Yâdavas, ils parcourent des jardins magnifiquement ornés de fleurs et de fruits, ou bien ils s'éloignent jusque dans le voisinage du Rêvata¹⁰, et sur les bords des rivières limpides, couvertes de feuilles de lotus et de canards sauvages. C'est au milieu de ces amusements que ce couple, brillant de beauté et d'héroïsme, passa quelque temps à la cour d'Ougraséna.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME LECTURE.

SIÈGE DE MATHOURÂ.

Vêsampâyana dit :

Cependant¹ le roi de Râdjagriha² avait appris par ses deux filles la mort de Cansa ; et aussitôt il se mit à la tête d'une grande armée composée de six³ corps, avec le désir de vaincre les Yâdavas et de venger son gendre. En effet ce roi de Magadhâ, Djarâsandha, fils de Vrihadratha, avait deux filles remplies de charmes et d'attraits⁴ et nommées Swâpti⁵ et Prâpti, qu'il avait données pour épouses à Cansa, dans le temps que celui-ci, comme je te l'ai déjà dit plusieurs fois, jetant dans les fers Ougraséna, son père, fils d'Ahouca, avait usurpé le trône de Soûraséna⁶, soutenu par Djarâsandha qu'excitaient ses accusations contre les Yâdavas. Or, Vasoudéva était resté fidèle à la cause d'Ougraséna, et avait toujours défendu ses intérêts : c'est ce qui l'avait rendu odieux à Cansa. Après la mort de ce prince cruel, Ougraséna, par la protection de Râma et de Crichna, était remonté sur le trône, et s'y trouvait appuyé par les Bhodjas, les Vrichnis et les Andhacas. Ainsi excité par ses deux filles chéries, veuves de Cansa, le puissant Djarâsandha marcha contre Mathourâ, après avoir rassemblé toutes ses forces. Enflammé de colère, il brillait comme un feu ardent. Tous les princes soumis à son empire, ses alliés, ses parents et ses amis l'accompagnaient. A sa suite on voyait, avec leurs armées, des rois puissants, renommés pour leur force et leur habileté dans les armes, et tous attachés à sa fortune, tels que le roi

¹⁰ La partie occidentale de la chaîne du Vindya se divise en deux bras ; le bras du midi est appelé *Pâripâtra*, et le bras du nord, *Rêvata*. Celui-ci s'étend des gorges de Dilli au golfe de Cambaie. C'est de cette montagne que sort la Rêvâ ou Narmadâ.

¹ Cette lecture commence par quatre vers qui sont les mêmes que ceux qui se trouvent commencement de la lecture précédente ; je ne les ai pas traduits.

² Wilford, XVe vol. des Rech. asiat. dit que le Râdjagriha (*demeure royale*) est une chaîne de montagnes, où Djarâsandha avait établi sa résidence : elle était entre le Gridhracoûta et le Sona ; on la nommait aussi *Girivradja*. Le royaume de Magadhâ, dont faisait partie le *Râdjagriha* est le Bahar méridional.

³ On regarde ordinairement une armée comme composée de quatre corps (lect. LXXXIII), c'est-à-dire les éléphants, les chevaux, les chars et les fantassins. Les lois de Manou, lect. VII, sl. 185, en comptent six, ajoutant les officiers et les valets.

⁴ Le vers sanscrit désigne le genre de beauté qui les distinguait, पीनश्रोणिपयोधरे. *pînasronipayodharé* (*crassæ renibus et mammis*).

⁵ Le texte porte अस्ति प्राप्तिश्च, *asti prâptistcha*, et il semblerait alors qu'une de ces femmes dût s'appeler Asti. Mais le manuscrit bengali contient une note marginale, où j'ai cru pouvoir lire स्वाप्तिः, au lieu de अस्ति.

⁶ C'est le nom que l'on donne au pays qui est autour du Mathourâ, et qui forme aujourd'hui une partie de la province d'Agra.

de Caroûcha⁷, Dantavaktra, le vaillant roi de Tchédi⁸, le souverain de Calinga⁹, le roi de Pôndra¹⁰, le brave des braves, Sâncriti¹¹, Késica, le roi Bhîchmaca et son vaillant fils Roukmin, rival d'Ardjouna et du fils de Vasoudéva sur les champs de bataille, Vénoudâri, Sroutarwan, Cratha, Ansoumân, les rois d'Anga¹² de Banga¹³, de Cosala¹⁴, de Câsi¹⁵, de Dasârna¹⁶, de Souhma¹⁷, de Vidéha¹⁸, de Madra¹⁹, de Trigartta²⁰ et de Salwa²¹, le grand prince des Daradas²², le roi des Yavanas²³, le redoutable Bhagadatta, le prince de Sôvîra²⁴, Sêvya, l'incomparable Pôndra²⁵, le roi de Gândhâra²⁶, Soubala, le robuste Nagnadjit, Douryodhana et ses frères, fils de Dhritarâchtra. Ces princes et d'autres encore, tous pleins de force et adroits à conduire un char guerrier, suivaient Djarâsandha par haine contre

⁷ Voyez lect. X, note 15.

⁸ Le Chandail

⁹ Le Bundelcund : c'est aussi une province sur la côte de Coromandel, au nord-est.

¹⁰ Le Pôndra ou Poundra était un pays qui formait une partie du Chandail.

¹¹ Les manuscrits ne sont pas d'accord sur ce mot : c'est peut-être *Âhouti*, ou *Âcriti*.

¹² Pays où se trouve aujourd'hui Calcutta.

¹³ C'est la partie du Bengale qui avoisine Dacca.

¹⁴ Province qui s'étendait sur les bords de la Sarayou, aujourd'hui Sarjou.

¹⁵ Bénarès.

¹⁶ Partie de l'Indostan central, vers le sud-est du Vindhya.

¹⁷ Mes trois manuscrits ne sont point d'accord, le dévanâgari de Paris donne *soura* ; celui de M. Tod, *soukha* ; le bengali, *soubha*. J'ai pensé que c'était *Souhma*, pays que l'on place dans l'est de l'Inde. Cependant ce pourrait être aussi *Soumbha*. Soumbhapoura est une province et une ville que M. Wilson prend pour le moderne Sambhalpour, dans le district de Gondwana.

¹⁸ C'est le même pays que celui de Mithila, aujourd'hui le Tirhut.

¹⁹ Province au nord-ouest de l'Inde. Hamilton croit que c'est le Bhoutan. M. d'Eckstein suppose que c'est le pays des anciens Mardes.

²⁰ Contrée au nord-ouest de l'Inde, que Wilford croit être Tahora : c'est peut-être une partie du Lahore, ou bien le pays de Balkh.

²¹ Province que l'on place dans le nord de l'Inde

²² On trouve dans Pline le mot *Darda*. M. Wilson, dans la première édition de son dictionnaire, avait dit que le Darada était le Tanjore : dans la seconde édition, il le place près du Cachemire, au-dessus de Peshawer. Cette incertitude est venue de ce que le mot *Darada* désigne en général un peuple sauvage et voleur. Cependant les tables géographiques placent ce pays à l'ouest de l'Inde. Wilford le met au nord-est du Cachemire, jusqu'à l'Indus, et dit que les Perses l'appellent aujourd'hui *Dawurd*, et les naturels, *Darad*.

²³ Par ce mot on indique un peuple qui habite à l'est de l'Inde, et il est ici question de l'Arachosie, dont le roi, nommé Câla-yavana, va tout à l'heure paraître sur la scène.

²⁴ Le Sôvîra est une province que l'on place parmi les contrées du sud-ouest, et que le Târâtantra appelle le pire des pays. M. Wilson dit que le Sôvîra est la contrée gangétique occupée par les Suviras, aujourd'hui les Suirs.

²⁵ Peut-être Pândya. Le Pândya est le pays de Maduré et de Coimbétore. Cependant le Târâtantra le place au sud du Câmbodja, et à l'ouest d'Indraprastha : ce qui indique une province de l'ouest de l'Inde. Le Varâsanhita distingue par le nom d'Oattara-pândya un pays du nord-ouest, sur les bords de la Bâhoudâ (l'Hydaspe).

²⁶ Le Candahar.

Djanârddana. Étant entrés sur le territoire de Soûraséna, fertile en fourrages et couvert de bois, ils s'arrêtèrent pour faire le siège de Mathourâ avec les puissantes armées qu'ils commandaient.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME LECTURE.

COMBAT PRÈS DE MATHOURÂ.

Vêsampâyana dit :

A ces mots Crichna, résolu à livrer bataille, reconnut en détail les forces de Djarâsandha. A la vue de tous ces princes, le héros, dont la sagesse était aussi grande que le courage, se disait à lui-même : « Les voilà donc ces maîtres de la terre, revêtus d'une forme terrestre, et dévoués à la destruction par suite d'une destinée déjà prévue. Je les vois d'avance frappés par la Mort, et, sous une apparence lumineuse, s'élançant au Swarga. En effet, la Terre fatiguée du poids de leurs armées, et couverte au loin de leurs troupes innombrables, est venue se plaindre au Ciel. Encore un peu de temps, et elle se verra débarrassée de cette foule de princes que le fer va moissonner par centaines ».

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME LECTURE.

DÉROUTE DE DJARASANDHA.

Vêsampâyana dit :

Alors recommença entre les Vrichnis et les chefs de l'armée du roi de Magadha une suite de combats singuliers. Roukmin s'engagea avec Crichna, Bhîchmaca avec Ougraséna¹, Cratha avec Vasoudéva, Kêsica avec Babhrou, le roi de Tchédi avec Gada, Dantavakra avec Sancou. Chacun des Vrichnis trouva de même un adversaire formidable dans un de ces rois courageux. O fils de Bharata, la bataille entre ces deux armées dura pendant vingt-sept jours², éléphants contre éléphants, chevaux contre chevaux, fantassins contre fantassins, chars contre chars : c'était une épouvantable mêlée. Djarâsandha en vint aux mains avec Râma, et leur rencontre fut aussi terrible, aussi capable de faire dresser les cheveux que celle de Vritra³ avec Indra. Crichna pensait à Roukminî⁴, et s'abstenait de frapper Roukmin : il détournait avec art ses traits pareils aux rayons brûlants du soleil ou au dard venimeux du serpent. Les deux armées éprouvaient des pertes immenses : la terre était couverte de sang et de membres épars, de cadavres défigurés dont il était impossible de compter le nombre.

¹ Voyez la note 16 de la lecture précédente.

² Voici la manière dont ce nombre est exprimé : अहानि पञ्च चेकं च शड् सप्ताष्टौ च, *ahâni pantcha tchêkam tcha chad saptâchtô tcha* (dies quinze que unusque, sex, septem octoque). Je n'ai fait qu'additionner ces nombres.

³ Nom d'un Asoura vaincu par Indra. Ce passage et d'autres de cette lecture se retrouveront dans la XCIXe lect.

⁴ Roukminî devint plus tard épouse de Crichna.

Râma, élevé sur son char, de ses flèches rapides comme le serpent, attaquait Djarâsandha, qui, de son côté, le harcelait avec autant d'ardeur. Leurs armes, en se heurtant mutuellement, rendaient un son terrible. Percés de traits brûlants, démontés de leur char, voyant leurs chevaux, leurs conducteurs abattus, les deux héros prennent leurs massues et se précipitent l'un sur l'autre. La terre tremble sous leurs pas : à les voir on dirait deux pics de l'Himâlaya. Les autres cessaient de combattre pour regarder ces guerriers généreux, fameux par leur habileté à manier la massue, et qui, avec la fureur de deux éléphants rivaux, cherchaient à soutenir leur honneur et celui de leurs instituteurs. Les Dieux, les Gandharvas, les Siddhas, les grands Richis, les Apsarâs accouraient par milliers de tous les côtés, et le ciel était couronné d'Yakchas, de Gandharvas, de Maharchis qui brillaient dans les airs comme autant d'étoiles.

Djarâsandha, faisant un détour à gauche, s'approche de Râma : celui-ci fait le même mouvement par la droite ; et leurs massues dirigées avec adresse, en se rencontrant, font retentir les dix régions du ciel d'un bruit pareil à celui des défenses de deux éléphants qui s'attaquent. Les coups de Râma résonnaient comme le tonnerre, et ceux de Djarâsandha comme la montagne qui s'écroule. La massue de Djarâsandha n'ébranlait pas plus l'intrépide Râma que le vent n'ébranle le mont Vindhya ; et le roi de Magadha soutenait avec fermeté les assauts de Râma ou les évitait avec adresse. Ainsi ces deux rivaux, cherchant à se frapper, avaient fait inutilement plusieurs tours et détours ; fatigués de leurs efforts, ils s'arrêtèrent, respirèrent un moment, et bientôt revinrent à la charge. Longtemps encore ils combattirent à armes égales : enfin Râma, irrité de la vigueur et de l'habileté de son ennemi, quitte sa massue ordinaire, et prend l'immortel Sônanda. Il avait élevé l'arme divine et redoutable, dont le coup, dans sa main, ne pouvait être sans effet. Alors une voix céleste se fit entendre : c'était celle de l'être souverain qui a l'oeil constamment ouvert sur le monde ; elle dit à Baladéva qui tenait déjà son bras étendu : « Râma, ce n'est pas de toi que Djarâsandha doit recevoir la mort. C'est assez d'efforts inutiles. Je te défends de lui ôter la vie. Ainsi, repose-toi. Mais le roi de Magadha ne verra pas longtemps la lumière ». Djarâsandha, en entendant ces mots, s'éloigne tout éperdu. Râma s'abstient de le combattre ; à leur exemple les Vrichnis et les princes baissent leurs armes, et peu à peu s'apaise l'ardeur de ces combats où tant d'hommes, pendant si longtemps, avaient donné et reçu la mort.

Djarâsandha, le grand roi, était vaincu : il avait pris la fuite. Le soleil était tombé à l'occident ; les vainqueurs ne dormirent point la nuit sur le champ de bataille, et, ramenant leur armée chargée de dépouilles, ils rentrèrent dans la ville, sauvée heureusement par Késava. Les armes divines disparurent alors pour retourner au ciel. Djarâsandha, honteux de sa défaite, revint dans sa capitale, et les rois qui l'avaient suivi reprirent aussi le chemin de leurs royaumes. Cependant les Vrichnis ne crurent pas avoir entièrement vaincu le roi de Magadha parce qu'ils avaient une fois triomphé de lui : ils connaissaient trop bien sa puissance. En effet, ils eurent à soutenir contre lui dix-huit combats, sans pouvoir parvenir à le détruire ; Djarâsandha leva contre eux vingt armées, et ce noble fils de Vrihadratha, soutenu des autres princes, remporta enfin sur les Vrichnis et les Andhacas des avantages d'autant plus faciles que ceux-ci étaient en plus petit nombre. Mais à cette époque les Vrichnis triomphaient, et se livraient à la joie.

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LECTURE. DISCOURS DE VICADROU.

Vêsampâyana dit :

Crichna et le fils de Rohinî s'étaient fixés à Mathourâ, où ils déployaient une magnificence toute royale¹. Mais le roi de Râdjagriha, le superbe Djarâsandha, excité d'ailleurs par ses deux filles, ne pouvait oublier la mort de Cansa. Dix-sept combats avaient eu lieu entre lui et les Yâdavas. Vaincu, mais non abattu, il voulut une dix-huitième fois encore tenter le sort des armes. Il se sentait humilié, ce grand et puissant roi, ce monarque comparable en gloire et en majesté au dieu vainqueur de Pâca, et il voulait se venger par la mort de Crichna. En apprenant les préparatifs du roi de Magadha, les Yâdavas, que le nom de Djarâsandha effrayait toujours, s'assemblèrent pour délibérer. C'est alors que le grand et sage Vicadrou², en présence d'Ougraséna, adressa ce discours à Crichna, dont l'oeil ressemble à la belle feuille du lotus.

« Cher Govinda, écoute quelle fut l'origine de notre famille, et quelle en fut la filiation jusqu'à notre temps. Si tu le juges à propos, je te raconterai l'histoire de la race des Yâdavas, telle que me l'a jadis apprise le docte Vyâsa lui-même. Il exista dans la famille de Manou un fils d'Ikchwâcou, nommé Haryaswa³, aussi puissant qu'Indra, lequel eut pour épouse chérie une fille du Dêtya Madhou ; elle se nommait Madhoumatî, et elle fut pour lui ce que la divine Satchî est pour le roi des dieux. Par sa jeunesse, sa beauté incomparable et ses vertus, elle avait charmé ce prince ; aussi distinguée par ses formes gracieuses⁴ que par ses qualités morales, aussi aimante qu'aimable, quoique sortie du sang Dânava, elle faisait le bonheur d'un fils d'Ikchwâcou. O Mâdhava, il arriva quelque temps après que Haryaswa fut chassé du royaume par son frère aîné ; sans se laisser abattre par

¹ Les répétitions sont fréquentes dans les poèmes sanscrits. Les quatre premiers vers de cette lecture sont ceux qui commencent les lectures LXXXIX et XC. Quelques-uns des vers suivants se trouvent vers la fin de la lecture précédente.

² Ce discours de Vicadrou est remarquable en ce qu'il contredit les récits consignés dans les lectures XXXII, XXXIII et suivantes. Ce sont deux traditions différentes qu'il est difficile de concilier.

³ L'auteur n'indique point la généalogie de ce prince ; d'abord ce ne peut être Haryaswa, 3e roi d'Ayodhyâ : voy. XIIe lecture. Plus bas on verra que le fils du prince dont il est ici question épouse les arrière-petites-filles d'Youvanâsua ; or, il y a eu deux Youvanâsua, l'un, 8e roi, l'autre, 18e roi d'Ayodhyâ. Cette indication est donc insuffisante pour déterminer l'âge de notre Haryaswa. D'un autre côté, on le fait contemporain de Lavana qui, d'après la légende rapportée dans la LIVe lecture, fut tué par le frère de Râma, 58e roi d'Ayodhyâ : ce qui diminuerait beaucoup l'antiquité de l'aïeul des Yâdavas. D'autres tables généalogiques parlent d'un Haryaswa, fils d'Anaranya ; cette indication tendrait encore à rapprocher Haryaswa du siècle de Râma, et les détails qui vont suivre nous représenteront en effet un de ses descendants à la cinquième génération comme contemporain du fils de ce même Râma. Il en résultera que nous devons admettre deux Yadou, l'un comparativement moderne et fils de Haryaswa, l'autre plus ancien, fils d'Yayâti, lequel était venu habiter ce même pays, et fut le père d'une race qui se confondit plus tard avec celle du second Yadou.

⁴ सुश्रोणिः, *sousronih* (*callipyge*).

le désespoir, il quitta Ayodhyâ, et se retira dans les bois avec un petit nombre de serviteurs et sa femme. Connaissant les vicissitudes du temps, il se consolait de son exil dans les bras de la belle Madhoumatî. Celle-ci lui dit : « Viens, ô le meilleur des princes, ne regrette pas cette patrie que tu as perdue. Allons dans le palais de Madhou mon père. Qu'elle est belle cette forêt de Madhouvana, couverte d'arbres, de fleurs et de fruits de toute espèce ! Nous y serons heureux comme des dieux. Noble héros, tu seras aimé de mon père et de ma mère, et surtout, à cause de moi, tu deviendras l'ami de mon frère Lavana. Le plaisir nous attend en ces lieux aussi bien que dans ta patrie. Ce séjour sera pour nous ce qu'est le Nandana pour les immortels. Viens, cher époux, nous y trouverons le bonheur comme si nous habitions la ville des Dieux. Laissons, ô grand prince, ton orgueilleux de frère, notre ennemi commun, cet homme fou de royauté. Je déteste cette terre de déshonneur, ce séjour de servitude. Allons dans le palais de mon père ». Ces paroles d'une tendre épouse furent accueillies par ce prince amoureux, et calmèrent le ressentiment qu'il éprouvait contre son frère aîné. Les deux époux, privés d'asile, se dirigèrent vers la ville de Madhou ; et le vaillant Haryaswa y fut accueilli avec joie et avec bonté par le prince des Dânavas : « Bonne arrivée, mon fils Haryaswa, je suis content de te voir. Tout mon royaume, excepté le Madhouvana⁵, est à toi. Prince, voici ton palais. Tu auras en ces lieux Lavana pour ami et pour compagnon. Si des ennemis te menacent, c'est Lavana qui se chargera de ta vengeance. Sois le maître en cet heureux pays, borné d'un côté par la mer, de l'autre par la contrée d'Aroûpa⁶, riche, populeux, et couvert de vaches et de bergers. Tu auras pour forteresse⁷ le Girivara, pour domaine le beau pays de Sourâchtra, fertile en héros, et celui d'Aroûpa que la proximité de la mer garantit de toute maladie. Je prévois même qu'un jour ta domination s'étendra sur toute la grande province d'Ânartta⁸. Il viendra un moment où ta race royale s'alliera avec celle d'Yayâti, et cette union confondra la famille solaire avec la famille lunaire⁹. Enfin, mon cher fils, tout ce qui m'appartient est à toi : libre par cet abandon, je vais me retirer sur la mer, séjour de Varouna. Cependant gouverne, avec Lavana, tout ce pays, et songe à étendre ta famille ». Haryaswa lui témoigna sa reconnaissance, et se fixa dans ce royaume, tandis que le Dêtya chercha une retraite dans l'empire de Varouna. Son gendre jouit d'une grande puissance ; et, pareil à un dieu, il établit sa demeure dans une ville qu'il fonda sur le divin Girivara. En peu de temps le Sourâchtra, fertile en pâturages, s'agrandit et forma le royaume d'Ânartta. Le pays d'Aroûpa y fut annexé ; et cet état, baigné par la mer, orné de forêts, riche en moissons et en fruits, couvert de villes et de hameaux, se trouvait florissant sous les lois de ce prince magnanime qui, par sa justice et sa gloire, faisait le bonheur de ses sujets, et par son équité et ses autres vertus royales établissait sa domination sur des bases solides. Ainsi Haryaswa, tout étranger qu'il était à ces contrées, sut y obtenir une grande réputation ; sa prudence et sa politique fondèrent la prospérité de cette nation.

⁵ Sans doute le Madhouvana était réservé à Lavana. Voyez la LIVE lecture.

⁶ Nous avons déjà vu ce pays donné par l'antique Prithou au panégyriste Soûta, lect. V. Le voisinage de la contrée de Sourâchtra, qui est Surate, détermine la position du pays d'Aroûpa, pays maritime et sans doute sauvage ; car son nom signifie *difforme*.

⁷ दुर्ग, *dourga*, lieu où il est difficile d'aborder. Voyez les lois de Manou, lecture VII, sl. 71 et suiv. Je ne sais point si le mot *girivara*, qui signifie la meilleure des collines, est le nom particulier d'une hauteur, ou le nom général d'une chaîne de montagnes, telle que le Vindhya.

⁸ Voyez Xe lecture, note 17.

⁹ Cette phrase a été introduite pour concilier avec ce récit la tradition qui faisait descendre les Yâdavas du roi Yayâti : mais l'auteur ne s'explique pas sur la manière dont la fusion des deux familles a été opérée.

Ce monarque sage et éclairé désirait un fils : il eut de Madhoumatî le glorieux Yadou. Cet Yadou grandit en force et en puissance ; le bruit de son nom retentissait dans le monde comme celui d'un tambour sonore ; orné de toutes les qualités royales, vainqueur des ligues de ses ennemis, non moins célèbre que l'antique Poûrou¹⁰ : tel fut le fils unique, le noble et valeureux enfant du grand Haryaswa. Celui-ci, après avoir travaillé pendant dix mille ans à l'agrandissement de son royaume, et s'être distingué sur la terre par un mérite incomparable, s'en alla au ciel. Alors Yadou, prince magnifique pour ses sujets, reçut le baptême des rois, et apparut, après la mort de son père, comme le soleil à son lever. Il fit le bonheur de ce pays, et le mit à l'abri des craintes que lui donnaient les brigands. C'est de cet Yadou, semblable au dieu Indra, que les Yâdavas ont reçu leur nom¹¹.

Un jour ce roi fit une partie de plaisir sur l'océan, accompagné de ses nobles épouses, comme le dieu de la Lune entouré des constellations. Il se laissa entraîner trop loin sur la mer, et fut, malgré sa force, rapidement enlevé par Dhoûmavarna, roi des serpents¹², qui l'emmena à travers les flots jusque dans sa capitale. Les colonnes, les portes, les maisons de cette ville étaient de pierres précieuses : de tout côté pendaient des guirlandes de perles : l'oeil se trouvait ébloui de la beauté de mille coquillages divers, de l'éclat étincelant des diamants, de la magnificence d'arbres admirables dont les feuilles et les branches étaient de corail. Les rues étaient remplies d'une multitude de femmes, appartenant à la nation des serpents et habitant au sein de l'océan. Au milieu de cette ville, en forme de drapeau, brillait un swastica¹³, égalant la lune en beauté. A travers les ondes transparentes, Yadou contempla cette cité des serpents fondée aussi solidement sur l'eau qu'elle aurait pu l'être sur la terre. Sans éprouver aucune crainte, il entra dans cette ville : il arriva dans un palais qui pour la forme ressemblait à un nuage, et qui était rempli de femmes¹⁴ serpents. On lui présenta un siège magnifique, riche produit de l'élément humide, tout composé de pierres précieuses, orné de feuilles de lotus, et surmonté d'un lotus d'or. Quand il fut assis sur ce trône, l'intrépide Dhoûmavarna, roi des serpents, lui dit : « Ton père est monté au ciel, après avoir fait la gloire de sa nation, et avoir donné le jour à un prince tel que toi, qui dois marcher sur ses traces. Tu seras le père des Yâdavas, et Haryaswa a pour jamais fondé l'honneur de cette race féconde en héros. Dans cette famille naîtront des princes issus du sang des Dévas et des Dânavas, de celui des Richis et des serpents. Prince, tu vois mes cinq filles, elles sont jeunes et vertueuses : leur mère est la petite fille d'Youvanâswa. Épouse-les d'après le rite des Pradjâpatis¹⁵,

¹⁰ Poûrou est ordinairement le frère d'Yadou, préféré par Yayâti. Le mot que j'ai rendu par *antique* est पूर्वक, *poûrwaca* : le manuscrit bengali porte पूर्वज, *poûrwadja*, qui veut dire *aîné*. Poûrou n'était pas l'aîné, au contraire il était le plus jeune des fils d'Yayâti. Voyez lecture XXX.

¹¹ Cette phrase est un démenti formel donné aux traditions que nous avons vues jusqu'à présent, et qui faisaient descendre directement les Yâdavas des princes de la race lunaire. Cette famille se couvrit de tant de gloire que la race solaire eut peut-être la vanité de les revendiquer comme parents : ce motif aura fait inventer cette légende, favorable à une pareille prétention.

¹² Les serpents sont une race de génies dont il a été question lecture III. C'est aussi une tribu qui habitait sur les bords de l'Indus, et qui a pu s'étendre sur les côtes et dans les îles de l'océan Indien. On les appelle autrement *Nâgas*. Voyez la lecture XXXIII ; Ardjourna, qui semble avoir régné dans le même pays qu'Yadou y est représenté comme faisant la guerre à ces Nâgas, et de ses cent bras les épouvantant jusqu'au milieu de l'océan.

¹³ Nous avons vu que le *swastica* était un signe particulier dont on croyait les serpents ornés.

¹⁴ Le service intérieur du palais des princes indiens était fait par des femmes. Voyez dans l'édition de Sacountalâ la note du texte relative à la pag. 95, I. 14, et la note 96, p. 234.

¹⁵ C'est le quatrième mode de mariage. Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 21.

et je t'accorderai un don¹⁶ conforme à ton mérite, c'est-à-dire la multiplication de ta race en sept branches célèbres, qui porteront le nom des Bhêmas, des Côndjaras¹⁷, des Bhodjas, des Andhacas, des Yâdavas, des Dasârhas, et des Vrichnis ».

Dhoûmavarna donna donc à cet Yadou, comparable au dieu Indra, ces jeunes princesses, et le mariage fut accompagné des libations recommandées par la loi¹⁸. Le roi des serpents, heureux de cette union, accorda à son gendre le don qu'il lui avait annoncé. Il dota aussi magnifiquement chacune de ses filles. « Mes cinq filles, dit-il, te donneront cinq fils, qui tiendront de la nature de leur père et de celle de leur mère. Les héros de ta race, distingués par leur beauté et par leur courage, conserveront les goûts de leur aïeul, et s'élanceront sur les vagues de l'océan ». Le père des Yâdavas, riche d'un pareil avenir et emmenant avec lui ses nouvelles épouses, sortit de l'eau comme la Lune du sein des mers. Le héros apparut entouré des cinq princesses, tel que l'astre des nuits brillant dans une constellation formée de cinq étoiles. Il revit son gynécée, orné du vêtement nuptial et de guirlandes divines. A son aspect, toutes ses épouses reprurent une nouvelle vie, comme au retour d'un feu vivifiant. Comblé de bonheur, ce prince retourna dans sa capitale, où de longs plaisirs l'attendaient encore.

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME LECTURE.

FIN DU DISCOURS DE VICADROU.

Vicadrou continua :

Avec le temps les filles du serpent donnèrent à Yadou cinq fils, qui devinrent par la suite des princes illustres : ce furent le vaillant Moutchouounda, Padmavarna, Mâdhava, Sârasa et Harita¹. Le puissant Yadou, envoyant ses cinq fils pareils à cinq génies sur la terre, éprouva une grande joie. Ces princes grandirent : pour la taille on aurait pu les comparer à cinq collines. Forts, invincibles et remplis d'orgueil, ils se présentèrent devant leur père, et lui dirent : « Seigneur, nous avons pris de l'âge, et notre corps est vigoureux. Nous sentons le désir de prouver ce que nous pouvons faire. Que nous ordonnez-vous ? » A la vue de ses nobles enfants, avides, comme de fiers léopards, de développer toute leur force, Yadou fut ému, et leur répondit avec amitié : « Que mon fils Moutchouounda aille fonder deux villes au milieu des montagnes, l'une sur le Vindhya, l'autre sur le Rikchavân². Pour mon fils Padmavarna, qu'il se dirige du côté du midi, et qu'il se hâte d'élever une ville sur le Sahya³. Quant à mon fils Sârasa, qu'il construise une ville agréable vers l'est, dans un canton orné de tchampacas⁴. Mon vaillant fils Harita ira, au milieu de

¹⁶ वर, *vara*.

¹⁷ Le manuscrit dévanâgari de Paris porte *Sât Watkins*.

¹⁸ Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 35.

¹ Ces cinq enfants ne ressemblent en rien pour le nom à ceux de l'Yadou de la race lunaire. Voyez lecture XXXIII.

² Le Rikcha ou Rikchavân, comme nous l'avons dit ailleurs, est la partie orientale de la chaîne du Vindhya, depuis le golfe de Bengale jusqu'à la source de la Narmadâ et du Sona. La partie méridionale de cette même chaîne, au sud de la source de ces deux rivières, porte proprement le nom de Vindliya.

³ Le Sahya est une chaîne de montagnes dans le nord-ouest de la presqu'île en deçà du Gange, vers Pounah ; la Godâvarî y prend sa source, et dirige son cours vers la côte de l'est.

⁴ *Michelia champaca*.

l'océan azuré, gouverner l'île du roi des serpents. Le généreux Mâdhava, mon fils aîné, restera dans la capitale avec le titre de prince royal⁵, et y administrera la justice ». Tous ces princes, satisfaits de la faveur de leur père, reçurent le baptême royal et le privilège du tchâmara⁶, et, pareils aux régents du monde, les quatre jeunes fils d'Yadou partirent pour les régions qui leur avaient été assignées.

Ceux d'entre eux qui avaient la charge de fonder des villes cherchèrent des positions favorables. Le Râdjarchi Moutchoucounda choisit, au milieu du Vindhya, un emplacement sur la rive escarpée et effroyable de la Narmadâ⁷. Il nettoya l'endroit et le débarrassa de tout ce qui l'encombra. Il aplanit le terrain, fit creuser des fossés profonds, les remplit d'eau, prépara en divers quartiers des chapelles⁸ consacrées aux dieux, établit des routes pour les chars et pour les piétons, des places et des jardins. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour bâtir cette ville, comparable à celle d'Indra. Riche et opulente, remplie de vaches et de denrées de tout genre, ornée de drapeaux et de guirlandes, elle reçut de son illustre fondateur un nom qui devait perpétuer sa gloire. Élevée sur l'énorme masse du grand Vindhya, formée de grands quartiers de rochers, elle fut nommée Mâhichmatî⁹. Entre le mont Vindhya et le mont Rikchavân, au pied de ce dernier et sur les rives salubres de la Narmadâ, ce prince, animé toujours du même zèle, bâtit une autre ville aussi opulente, également comparable à la cité divine, vaste, ornée de cent jardins et de places assignées aux marchands. Il lui donna le nom de Pouricâ, et ces deux villes, sous le gouvernement du vaillant et sage Moutchoucounda, devinrent riches et florissantes.

Le Râdjarchi Padmavarna fonda aussi une grande ville sur le mont Sahya, sur les bords ombragés de la Vénâ¹⁰. Ayant reconnu que ce pays était presque désert, tandis que la population était abondante sur les autres points, il choisit cette position, fortifiée par la nature même ; et, pareil à un Pradjâpati, il y établit sa ville, qui fut appelée Caravîrapoura ; la région porta le nom de Padmâvata¹¹.

Sârasa construisit la grande et belle ville de Crôntchapoura dans un lieu fertile, et planté de tchampacas et d'asocas¹². La province, riche et couverte d'arbres de toutes les saisons, se nomma Vanavâsin¹³.

⁵ On appelle *youvâ-râdja*, c'est-à-dire *jeune prince*, l'héritier présomptif de la couronne, déjà associé au trône.

⁶ Le *tchâmara* était l'émouchoir, un des attributs de la puissance royale.

⁷ Aujourd'hui le Nerbudda.

⁸ आयतन, *âyatana*.

⁹ Dans ce mot on reconnaît *mahâ* qui veut dire *grand*. L'auteur semble ici vouloir rapprocher *mâhichmatî* du mot composé *mahâsman*, qui signifie *grand rocher*. Cette ville est-elle la même que la capitale du puissant Ardjouna aux cent bras (Voy. la lecture XXXIII.) C'est assez probable, car il est aussi question là de la rivière de Narmadâ. Comme cet Ardjouna, vaincu par Parasourâma, semble antérieur à Haryaswa, qui a pu être contemporain du second Râma, (note 3 de la lecture précéd.), nous pouvons penser que cette cité, abandonnée et détruite, fut rétablie par Moutchoucounda. Wilford dit que cette ville s'appelle aujourd'hui *Tcholi Maheswara*, et il semble insinuer que son nom lui était venu de la rivière de Mahî, laquelle se jette dans le golfe de Cambaie.

¹⁰ Il y a deux rivières de ce nom ; elles sortent, l'une du Vindhya, l'autre du Malaya, qui doit être une dépendance du Sahya. Celle-ci se nomme *Crichna-vénâ*. Au lieu de *Venâ*, M. Wilson donne *Vennâ*.

¹¹ Dans *Padmâvatî* on veut reconnaître Patna sur le Gange : ne peut-on pas aussi retrouver *Padmâvata* dans Pattan, qui serait l'antique Caravîra ?

¹² *Tonesia asoca*.

¹³ Un manuscrit porte *Vindhyâvasin*.

Harita alla gouverner sur l'océan une île couverte de pierres précieuses et renommée pour la beauté des femmes. Des pêcheurs, nommés Madgouras, y sont occupés à plonger dans la mer pour en retirer des coquillages. D'autres vont au fond des eaux arracher le corail, recueillent des perles, de la poudre d'or, et des pierres précieuses tirées du sein de la mer. Les habitants de cette île sont des Nichâdas¹⁴. Ils forment des flottilles de bâtiments pour aller à la pêche des perles : ils ne se nourrissent que de la chair des poissons, et, du soin qu'ils prennent de ramasser toute espèce de pierres précieuses, leur pays a été appelé l'île des pierreries (Ratnadwîpa)¹⁵. Ils chargent leurs flottilles de leurs richesses, et vont au loin faire le commerce. Harita est honoré chez eux avec autant de respect que le dieu Couvéra. Ainsi la race d'Yadou descend d'Ikchwâcou, et s'est divisée en ces quatre familles. Le chef des Yâdavas, le roi Yadou, céda le trône à Mâdhava, et monta au ciel, laissant son corps sur la terre. Le fils de Mâdhava fut le vaillant Satwata, prince vertueux¹⁶ et doué de toutes les qualités royales. Il eut pour fils le grand roi, appelé Bhîma, qui a donné son nom aux Bhêmas, comme Satwata a donné le sien aux Sâtwatatas. C'est sous le règne de Bhîma, lorsque Râma faisait le bonheur d'Ayodhyâ, que Satroughna, après avoir donné la mort à Lavana,

abattit le bois de Madhou ; et dans l'endroit où était le Madhouvana, il éleva notre ville de Mathourâ. Quand les deux enfants de Soumitrâ¹⁷ furent partis pour le séjour de Vichnou, Bhîma s'empara de cette ville, qui se trouvait à la fois sur les confins des domaines de Râma et de ceux de Bharata : il voulut en faire le boulevard de son empire, et l'annexa à son territoire. Sous le règne de Cousa et de son jeune frère Lava, Andhaca, fils de Bhîma, fortifia encore le royaume. Le fils d'Andhaca fut Rêvata. Rikcha naquit de lui sur le sommet agréable de la montagne qui s'abaisse jusqu'à la mer, et qui du nom de son père fut, comme lui aussi, nommée Rêvata¹⁸. Rêvata eut pour fils le glorieux Viswagarbha, qui étendit sa domination sur la terre. O Késava, Viswagarbha, de ses trois épouses d'une beauté divine, eut quatre fils que l'on pouvait comparer pour leur magnificence aux régents du monde : c'étaient Vasou, Babhrou, Souchéna et le vaillant Sabhâkchya, héros fameux parmi les héros Yâdavas, et cités comme des dieux sur la terre. Par eux la race d'Yadou fut multipliée, et les peuples s'accrurent en nombre.

Le Sâtwata Vasou a donné le jour, dans le pays de Counti¹⁹, à un fils nommé Vasoudéva, et à deux filles renommées, dont l'une est Countî, épouse de Pândou, semblable à une

¹⁴ Voyez lecture V. Les lois de Manou lect. X, sl. 48, disent que les Nichâdas s'occupent à prendre du poisson. Voyez *ibid.*, le sl. 8.

¹⁵ Je ne sais pas quelle est cette île des serpents, que l'auteur appelle ici du nom de *Ratna*. Les îles Laquedives (*Crôntchadwîpa*) et les Maldives sont trop peu considérables, et je n'en vois pas d'autres sur lesquelles notre attention puisse porter. Qu'on me permette une conjecture que je n'exprime qu'avec défiance. Dans *Ratna* peut-on reconnaître l'île Raneh ? C'est ainsi que les mahométans appellent Madagascar. Le mot même de Madagascar est-il bien éloigné du mot *Madgoura*, que nous venons de voir tout à l'heure, et par lequel on désigne une partie de la population qui s'occupe de la pêche. Dans le VIIIe volume des Recherches asiatiques, Wilford applique à Madagascar le nom de *Harina*, qui est le même mot que *Harita*. Je ferai remarquer, à ce sujet, qu'un grand nombre des noms de lieux dans cette île de Madagascar et sur la côte orientale d'Afrique me paraissent des racines sanscrites peu éloignées de leur forme pure.

¹⁶ Le nom de Satwata vient de सव *satwa* (vertu).

¹⁷ Soumitrâ était une des femmes de Dasaratha, mère de Satroughna et de Lakchmana.

¹⁸ Voyez lecture X. Le mont Rêvata monte du golfe de Cambaie aux gorges de Dilli.

¹⁹ C'est peut-être une portion du pays d'Anga, le Bhagalpour.

déesse sur la terre, et l'autre est l'illustre Souprabhâ²⁰, épouse de Damaghocha, roi de Tchédi²¹.

Telle est, ô Crichna, l'histoire de ta propre famille, telle que je l'ai autrefois apprise de Crichna-Dwêpâyana. Dans l'état de détresse où nous sommes maintenant, c'est à toi que nous avons recours. Tu es pour nous comme Swayambhou lui-même : nous attendons de toi l'existence et la victoire. Les Pourânas nous disent ce que tu fus, et il ne nous est pas permis d'ignorer ce que tu peux. Initié à tous les secrets des dieux, tu dois soutenir le monde. Toi seul es capable de combattre Djarâsandha, et nous autres guerriers, nous nous soumettons à l'ascendant de tes lumières. Le puissant Djarâsandha nous menace à la tête des rois : ses forces sont nombreuses, et nous n'avons que peu de ressources. Hélas ! cette ville seule ne peut soutenir le poids de son ressentiment. Elle n'a que peu de provisions en aliments et en combustible : elle n'est pas défendue par des forteresses, par des fossés remplis d'eau, par des machines de guerre. Il faudrait élargir les remparts et les retranchements, construire un arsenal²², et réunir une grande quantité de projectiles pour accabler l'ennemi. Aussitôt après la mort de Cansa, à l'aurore de notre révolution, l'armée formée par ce prince a suffi à peine pour nous protéger : notre ville, dans ce nouvel assaut, ne peut résister. Inondé des troupes de l'ennemi, ravagé par une armée supérieure, notre pays, il n'y a point de doute, va périr avec son peuple. Tous ceux qui ont été vaincus par les Yâdavas reviennent au combat : il s'agit d'une prééminence que nous voulons conserver, c'est une lutte que nous devons soutenir avec honneur. Si, quand le royaume est désolé, nous, princes que nous sommes, nous tremblions devant Djarâsandha et nous prenions la fuite, nous mériterions le blâme et les reproches des citoyens victimes de la guerre et de la haine qu'on porte aux Yâdavas.

Voilà, ô Crichna, les observations que je t'adresse avec confiance. Tu sais tout, et tu n'as plus besoin d'être averti. Donne en ces lieux les ordres que tu jugeras nécessaires. Tu es le chef de notre armée, nous sommes soumis à tes volontés : c'est toi qui as fait naître l'inimitié qui nous poursuit, c'est à toi de nous sauver avec toi-même.

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LECTURE.

DISCOURS DE PARASOURÂMA.

Vêsampâyana dit :

L'illustre Vasoudéva, après avoir entendu ce discours de Vicadrou avec un certain sentiment de plaisir, prit la parole en ces termes : « Le prince qui vient de parler, ô Crichna, sait quelles sont les six ressources que doivent se ménager les chefs des peuples : il est sage et prudent dans ses conseils, il y a dans ses discours autant de vérité que de convenance. Il a dit quels étaient les devoirs sacrés d'un roi qui veut faire le bonheur du monde ».

A ces mots prononcés par son père, et aux paroles du grand Vicadrou, Crichna répondit, tout occupé qu'il était d'une seule pensée : « J'ai entendu vos discours : pour remédier aux circonstances, on doit les considérer dans leur cause et dans leur enchaînement, voir ce que conseillent le raisonnement et les livres, et ne pas oublier l'influence de la fatalité. Un prince doit écouter avec attention les débats d'une affaire, répondre avec réserve, et

²⁰ D'autres l'appellent *Sroutasravâ*.

²¹ Le Tchandail.

²² आयुधागार, *âyoudhâgâra*.

adopter dans la discussion les règles d'une saine politique. Or il faut qu'il pense toujours aux six ressources qui lui sont indiquées, et qui consistent à faire des traités, à livrer bataille, à se mettre en marche, à se retrancher dans un camp, à diviser ses forces, et à chercher la protection d'un étranger¹. Cependant, quand un ennemi trop puissant le menace, s'il est sage, il ne doit pas l'attendre ; qu'il fasse à temps une retraite prudente, et après avoir réuni de nouvelles forces, qu'il reprenne l'offensive. C'est le parti que je suivrai. A l'heure même, et sans mystère, je vais partir avec Sancarchana : nous aurons l'air de vouloir sauver nos jours ; forts et armés de notre courage, nous aurons l'apparence de la faiblesse désarmée. Dirigeant nos pas vers les riches contrées du midi, nous entrerons dans la chaîne immense du Sahya. Nous traverserons la ville de Caravîrapoura et l'agréable cité de Crôntchapoura, pour arriver à la fameuse montagne de Gomanta. En apprenant notre départ, l'orgueilleux monarque, qui croit déjà tenir la victoire, laissera la ville de Mathourâ et se mettra avec ses alliés à notre poursuite. Djarâsandha s'engagera dans les forêts du Sahya, poussé par l'espoir de nous prendre. Notre éloignement fera le salut de la nation ; nous sauverons ainsi les citoyens, la ville et tout le pays. Dans leurs courses aventureuses, ces rois ambitieux ne pourront subsister loin de leurs contrées : au milieu de provinces étrangères, harcelé par nos troupes, l'ennemi doit périr infailliblement ».

Crichna venait de finir son discours : aussitôt Sancarchana et lui se mirent en marche sans balancer, et prirent la route du midi. Ils allaient de province en province, traversant heureusement les nombreuses contrées du Dakchina², et poursuivaient leur route, comme en se jouant, sur les sommets du Sahya. En peu de temps ces héros admirés pour leur beauté comme pour leur vaillance parvinrent à la ville de Caravîrapoura fondée sur le Sahya, et habitée par des princes de leur propre famille. En marchant sur les rives de la Vénâ³, ils arrivèrent à un magnifique Nyagrodha⁴, et aperçurent sous cet arbre un Mouni brillant de tous les feux de la pénitence. Une hache⁵ pendait à son côté ; ses cheveux étaient relevés en noeud⁶ ; il avait un vêtement d'écorce d'arbre⁷. Son aspect était terrible ; sur sa tête s'élevait une flamme éclatante, et il resplendissait comme le soleil. Fléau exterminateur pour les Kchatriyas, il est inébranlable comme une vaste mer. Il sait, dans le temps convenable, déposer en son sein les cendres de l'holocauste, tenir lieu lui-même de la flamme sacrée⁸, et faire les trois ablutions commandées⁹, aussi bien que le maître des

¹ Ce passage est le 160e sloca de la lecture VII des lois de Manou.

² C'est le Dékan : ce mot signifie *méridional* et *droit*. L'Indien se tournant vers l'est au moment du sacrifice, a le midi à sa main droite.

³ J'ai déjà dit que M. Wilson donne Vennâ : il écrit वेन्ना ; le man. bengali porte वेण्णा.

⁴ *Ficus indica*.

⁵ Cette hache, appelée *parasou*, est la marque distinctive de ce personnage, nommé pour cette raison *Parasou Râma*.

⁶ C'est la coiffure appelée *djatâ*.

⁷ वल्कल, *valcala*. Tel est le vêtement des solitaires. Voyez Lois de Manou, lect. VI, sl. 6.

⁸ Je crois que ces mots font allusion à la pratique recommandée par le sl. 25 de la VIe lecture des lois de Manou, et qui consiste à avaler les cendres du sacrifice. Au reste voici le vers que donne mon texte :
न्यस्तसङ्कुविताधातं हुतहुताशनं.

⁹ Voyez lois de Manou, *ibid.* sl. 22 et 24. Ces ablutions, faites le matin, à midi et le soir, se nomment *savanas*.

dieux. Il traîne à sa suite une vache blanche, accompagnée de son veau, et qui, au gré de ses désirs, lui fournit le beurre du sacrifice.

Enfin ce personnage est l'habitant du Mahendra¹⁰, le petit-fils de Bhrigou, le grand, l'infatigable Râma. Il est assis et ressemble au soleil placé sur le Mandara. A quelque distance de lui, les deux fils de Vasoudéva s'arrêtèrent en le voyant, pareils à deux feux étincelants. Ils saluèrent le Richi, et Crichna, à qui rien n'est inconnu dans le monde, lui adressa la parole d'une voix douce et harmonieuse :

« Seigneur, je sais que vous êtes le fils de Djamadagni, le petit-fils de Bhrigou, Râma le grand Mouni et l'exterminateur des Kchatriyas. La mer a été couverte de vos flèches rapides. Les traits lancés par votre main¹¹ ont formé en tombant la ville de Soûrpâraca, large de cinq cents arcs, haute de cinq cents flèches ; et la population, qui s'était accrue dans les bois du Sahya, a été introduite dans le terrain d'Aparânta¹² conquis par vous sur l'océan. C'est vous qui, pour venger la mort de votre père, avez de votre hache abattu la forêt des mille bras de Cârttavîrya¹³. La terre est encore aujourd'hui humide et rouge des flots de sang Kchatriya versés sous cette hache ; fils de Rénoucâ¹⁴, elle ne peut oublier quel est l'effet de votre colère, quand vous apparaissez dans le combat avec cet instrument de mort que je vois à votre côté. Aussi, pieux Brahmane, nous voulons vous adresser une question : votre réponse nous est nécessaire pour détruire nos inquiétudes. Nous sommes de Mathourâ, sur la rive de l'Yamounâ : nous appartenons à la race des Yâdavvas, et il est possible, illustre Mouni, que vous ayez entendu parler de nous. Le plus vertueux des Yâdavvas, Vasoudéva, est notre père. Vous savez peut-être que nous avons été élevés à la campagne, au milieu des pâturages, et que dès le moment de notre naissance nous avons été deux compagnons inséparables, grandissant loin de notre famille pour échapper à la haine de Cansa. Sortis de l'enfance, nous nous sommes rendus à Mathourâ : là, nous avons donné la mort à Cansa, ennemi toujours acharné contre nous, et nous avons rendu le trône à son père. Telle a été la première oeuvre de deux pasteurs. Cependant Djarâsandha est venu assiéger notre ville : nous avons livré plus d'une bataille, et toujours remporté la victoire. En ce moment pour sauver notre patrie et nos concitoyens sans tenter la fortune des armes, et dans le dessein de réparer nos forces, sans char et à pied, sans armure et sans traits, nous sommes sortis de Mathourâ afin de détourner l'attaque de Djarâsandha. Mais, sage Mouni, puisque nous avons le bonheur de vous rencontrer, daignez nous aider de vos conseils ».

Le fils de Rénoucâ répondit à ces paroles respectueuses par un discours rempli pour nos héros d'un sage intérêt : « Crichna, j'arrive d'Aparânta, où j'ai laissé mes disciples ; et je suis venu ici, seul, dans l'intention de vous donner quelques avis. Je sais l'histoire de votre séjour dans le Vradja, la mort de plusieurs Dânavas, et celle du cruel Cansa. Noble héros, quand j'ai appris la nouvelle attaque de Djarâsandha contre toi et ton frère, je me suis

¹⁰ A l'apparition du second Râma, Parasourâma s'était retiré dans la solitude, au milieu des forêts du Mahendra, que M. Wilson indique comme étant la partie septentrionale des Ghates de la presqu'île en deçà du Gange. Comme on ignore l'époque précise de la mort de Parasourâma, le poète a profité de cette circonstance pour faire vivre ce personnage jusqu'au temps de Crichna.

¹¹ Je suppose que cette image représente les pilotis plantés par le héros pour contenir le terrain.

¹² Le mot *aparânta* signifie extrémité occidentale. La tradition porte que Parasourâma demanda à Varouna, dieu de la mer, de lui céder un terrain qu'il pût donner aux Brahmanes en expiation du sang des Kchatriyas : Varouna retira ses flots des hauteurs de Gocarna (près de Mangalore) jusqu'au cap Comorin. Voyez le Ve vol. des Recherches asiatiques, pag. 1.

¹³ Voyez lecture XXXIII.

¹⁴ La mère de ce Râma portait ce nom. Voy. lecture XXVII.

transporté en ces lieux. Je te connais, Crichna, pour être le pasteur et le maître éternel de ce monde. Pour accomplir l'oeuvre des dieux, pour te soumettre aux devoirs de la perfection, sans être enfant, tu as subi la faiblesse de l'enfance. Tout dans les trois mondes dépend de toi. Ainsi écoute ce que je vais te dire avec le désir de t'être utile. O Govinda, il est une ville, nommée Caravîrapoura, et fondée par tes ancêtres. Dans cette ville existe un roi fameux, appelé Srigâla : il est fils de Vasoudéva. Ce roi cruel et ennemi du mérite a donné la mort à tous les princes de ton sang qui pouvaient avoir des droits à la couronne. Orgueilleux, opiniâtre, défiant, en arrivant au trône il s'est montré même barbare envers ses enfants. Je pense donc que le séjour de cette ville de Caravîrapoura, toujours remplie de guerriers, serait pour toi dangereux. Mais je vais te dire dans quel lieu vous pourrez tous les deux attaquer avec avantage le superbe Djarâsandha.

Nous allons traverser ensemble la rivière sacrée de Vênâ, et gagner à l'extrémité de la province une montagne escarpée ; c'est le beau pic d'Yadjnagiri, le plus élevé de la chaîne du Sahya, repaire accoutumé de ces brigands affreux qui se nourrissent de chair, et couvert de mille arbres fleuris et touffus. Nous y passerons la nuit ; et, marchant heureusement à notre but, nous traverserons la rivière de Khatwângî, bordée de magnifiques rochers, et tombant du haut de la colline avec la même majesté que le Gange ; nous contemplerons les bois qui l'entourent, tous ornés de l'éclat des saints pénitents, et en passant par les montagnes, nous verrons ces Brahmanes fameux par leurs austérités, vainqueurs de l'orgueil et des passions, qui pourraient être si fiers, et dont l'âme est si tranquille.

Au delà de cette rivière, et après avoir visité ces hommes, véritable trésor de pénitence, nous arriverons à la grande et belle ville de Crôntchapoura. Là se trouve un roi de ta famille, ô Crichna, roi juste et pieux, nommé Mahâcapi, dont le pouvoir s'étend sur ce pays de forêts. Nous nous abstiendrons de le voir, et, ne prenant qu'un jour pour nous reposer, nous marcherons vers le saint tîrtha¹⁵ Ânadouha. En quittant cet endroit, nous descendrons le Sahya pour arriver au pied de la montagne de Gomanta, montagne formée de plusieurs collines, mais dont le pic principal s'élance jusqu'au ciel ; les oiseaux ne peuvent s'élever jusqu'à cette hauteur ; ce pic est l'endroit où les dieux fatigués viennent se reposer ; entouré des astres, il est comme le marchepied du Swarga, ou le belvédère¹⁶ du firmament, et, couvert de chars divins qui viennent s'y abattre, il ressemble à l'incomparable Mérou. Là, sur ce sommet élevé, brillant comme deux divinités, vous apercevrez l'aurore et le couchant, le soleil et le dieu de la lune, roi des étoiles, l'océan orageux, sans rivage, orné d'îles innombrables. C'est de là aussi, de ce sommet escarpé du Gomanta devenu votre forteresse, de ces bois impraticables que vous provoquerez Djarâsandha et que vous le vaincrez. En voyant dans cette position inexpugnable ses indomptables ennemis, ce prince s'arrêtera devant un rocher, forcé d'entreprendre une attaque d'un genre nouveau pour lui. Oui, il me semble voir déjà ce terrible combat : les armes brillent, la bataille s'engage, ô Crichna, bataille épouvantable, ordonnée par les décrets des dieux ; la terre est couverte des corps et inondée du sang des Yâdavas et des rois. Les armes de Vichnou, le disque, le soc, la massue Cômôdakî, la masse Sônanda¹⁷, apparaîtront au milieu de la mêlée, et rougiront leurs formes meurtrières du sang des

¹⁵ Un tîrtha, comme nous l'avons dit, est un lieu de pèlerinage : il s'y trouve ordinairement une pièce d'eau, une source sacrée. Le texte porte à l'accusatif तीर्थमानदुहं, tîrthamânadouham. Au lieu de décomposer ce mot, il fallait peut-être traduire le Tîrthamânadouh. Le manuscrit de M. Tod à la place de दुहं donne द्रुहं.

¹⁶ अट्ट, atta.

¹⁷ Voyez plus haut, lect. XCI.

princes condamnés à la mort. De là ce combat portera le nom de Tchacramouchala¹⁸ : telle est l'intention des dieux, telle est l'attente de Cāla.

Dans cette circonstance, ô Crichna, tes ennemis et les Souras dont tu es l'espoir te verront sous la forme de Vichnou. Oui, pour le triomphe des dieux, arme-toi de cette massue et de ce disque tant renommé : combats sous ta véritable forme. Que Bala, appui et soutien du monde, saisisse, pour la mort des ennemis des dieux, le soc redoutable et la masse meurtrière. Ce sera la première¹⁹ affaire, ô Crichna, dans laquelle tu accompliras la mission qui t'a été confiée de délivrer, de concert avec les Souras, la Terre surchargée du poids de ses princes. L'apparition des armes divines et de la forme de Vichnou, l'arrivée de Lakchmî, la manifestation de ta toute-puissance, le désordre des bataillons ennemis, tels sont les avant-coureurs de ces grands combats qui doivent se succéder sur la terre : tel est le début de la guerre que se feront plus tard les enfants de Bharata. Ainsi, prends le chemin de la haute montagne de Gomanta. Djarâsandha viendra t'y chercher, mais pour sa perte : tout annonce qu'il sera vaincu.

Cependant acceptez ce breuvage pareil à la divine ambroisie : c'est le lait que ma vache me fournit pour le sacrifice. Fortifiés par cette boisson, suivez la route que je viens de vous indiquer, et qui, je le souhaite, vous conduira au succès ».

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME LECTURE.

ARRIVÉE SUR LE GOMANTA.

Vêsampâyana dit :

Après avoir bu du lait de cette vache, les deux héros Yâdavas, pleins de force et d'assurance, se remirent en marche, guidés par Râma lui-même, et se dirigèrent, par la route qu'il leur avait annoncée, vers la montagne de Gomanta. Leur pas impétueux ressemblait à celui de deux éléphants furieux. Le fils de Djamadagni les accompagnait, et ils étaient comme trois feux brillants, illuminant la route de même que les dieux illuminent le ciel. Enfin, après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent au mont Gomanta, qui leur offrit l'aspect que le Mandara présente aux dieux. Une multitude d'arbres magnifiques y étale l'orgueil de leurs branches : çà et là s'élève l'odorant agourou¹, étendant son large vêtement sur la montagne ; de riches couleurs y charment les yeux de leurs teintes variées. Là, des essaims d'abeilles s'élancent en bourdonnant ; ici, des arbustes se dressent entre les rochers. Les paons ivres de joie poussent des cris qu'accompagne le bruit de l'orage. Des pics se perdent au milieu des airs ; des cimes d'arbres se confondent avec la nue. De leurs défenses, les éléphants froissent et tordent les rameaux.

Des troupes nombreuses d'oiseaux troublent partout l'écho de leurs chants. Des torrents d'une eau limpide tombent des cavernes le long de la montagne, que colorent de leurs nuances diverses le gazon, les branches et les rochers noircis ; de même l'aspect du ciel se diversifie sous le voile de vapeurs qui le couvre. Mille veines de métaux précieux composent le vaste corps du Gomanta, formé de plateaux et de précipices, honoré de la présence des dieux, beau comme l'agréable Mênâca², large, élevé, arrosé de tout côté d'une

¹⁸ Ce mot composé renferme le mot *tchakra* qui signifie *disque*, et le mot *mouchala*, qui signifie *masse*. Il est question d'un combat où le disque et la masse de Vichnou lui ont donné la victoire.

¹⁹ Il paraît que Parasourâma ne compte pour rien les dix-sept combats qui ont déjà été livrés.

¹ *Aquilaria agallochum*.

² Montagne que l'on place au midi de la presqu'île en deçà du Gange.

onde salulaire, couvert de bois et de grottes, et couronné de nuages blanchâtres. La terre est partout ornée de panasas³, d'âmratâcas⁴, d'âmras⁵, de roseaux, de syandanas⁶ de tchandanas⁷, de tamâlas⁸, d'élâs⁹, de maritchas¹⁰, de buissons, de pippalîs¹¹, de lianes rampantes, d'ingoudis¹², d'arbres résineux comme le sardja¹³, de mille autres arbres de formes variées, tels que le sâla¹⁴ à la poussière odorante, le nimba¹⁵, l'ardjouna¹⁶, le bananier¹⁷, l'hintâla¹⁸, le pounnâga¹⁹. Toutes les parties sont également favorisées : les endroits humides sont remplis de plantes aquatiques, telles que le lotus ; les endroits secs sont couverts d'arbustes qui se plaisent dans cette espèce de terrain. On distingue le djambou²⁰, le djamboûla²¹ les arbres au feuillage noir, le tchampaca²², l'asoca²³, le bilwa²⁴, le tindouca²⁵, le coutadja²⁶, le nâgapouchpa²⁷ et le cadamba²⁸. Sur le gazon se glisse le serpent, ou se promène le cerf. Les tapis de verdure sont foulés par les Siddhas²⁹, les

³ Le jaquier, *artocarpus integrifolia*.

⁴ *Spondias mangifera*.

⁵ Le manguier, *mangifera indica*.

⁶ *Dalbergia ougeiniensis*.

⁷ Sandal, *sirium myrtifolium*.

⁸ *Xanthocymus pictorius*.

⁹ *Eletteria* ou *alpinia cardamomum*.

¹⁰ *Piper nigrum*.

¹¹ Poivre-long

¹² *Jiyaputa* ou *inguä*.

¹³ *Shorea robusta* ou *pentaptera arjuna*.

¹⁴ *Shorea robusta*, le sâl.

¹⁵ Le nimb, *media azidarachta*.

¹⁶ *Pentaptera arjuna*.

¹⁷ Le nom sanscrit de cet arbre est *cadalî* (*musa sapientum*). Le manuscrit bengali porte *catabhî*, qui est le *cardiaspermam halicacabum* ou la *clitoria ternatea*.

¹⁸ *Phoenix* ou *elate paludosea*.

¹⁹ *Rottleria tinctoria*

²⁰ Le jambosier, *eugenia jambu*.

²¹ *Pandanus odoratissimus*

²² *Michelia champaca*.

²³ *Jonesia asoca*.

²⁴ *Egle marmelos*.

²⁵ *Diospyros glutinosa*.

²⁶ *Echites antidysenterica*, vulgairement *coraya*.

²⁷ *Rottleria tinctoria*, ou *mesua ferrea*.

²⁸ *Nauclea cadamba*.

²⁹ Ce sont des personnages connus par leur sainteté.

Tchâranas³⁰ et les Râkchasas, et les rochers couverts de Vidyâdharas³¹. Les bois retentissent des rugissements des lions et des léopards. Le front de la montagne est orné de nuages, et porte l'empreinte des pas de la Lune. Célébré par les dieux et les Gandharvas, paré de la présence des Apsarâs, le Gomanta se décore des fleurs si variées des arbres divins : la foudre d'Indra le respecte ; il ne connaît ni les feux de l'incendie, ni la violence de l'ouragan, charmante retraite des dieux, embellie des cascades les plus merveilleuses. Les bosquets sont comme les riches ornements de sa belle tête, les fleurs des Sêvalas³² aquatiques et des Sringâtas³³ font sa brillante parure. Ses pelouses agréables servent de lit aux habitants des bois : les ombrages variés qui couvrent ses flancs ressemblent aux nuages qui s' étendent au ciel. Ses longues allées d'arbres fleuris, les grottes agréables, ses cavernes fraîches sont pour le Gomanta ce que sont pour un époux les épouses aimables qui folâtraient çà et là sur ses pas. Son sommet est comme enflammé par le vif éclat des plantes : c' est la retraite paisible des anachorètes ; les beautés de la nature ont en ces lieux la perfection de l'art. Enfin, le Gomanta par sa large base et sa tête élevée touche aux profondeurs de la terre et semble se mêler au ciel.

Nos voyageurs, pareils à trois immortels, en approchant de cette montagne, furent frappés d'étonnement. Ils gravirent le Gomanta, comme les oiseaux s'élèvent dans l'air ; forts, patients et courageux, ils arrivèrent jusqu'au sommet, et trouvèrent que la beauté des lieux répondait à l'idée qu'ils en avaient conçue. Le fils de Djamadagni, le sage Râma, voyant les deux Yâdavas parvenus au terme de leur voyage, voulut encore leur répéter ses instructions : « Seigneur, dit-il à Crichna, je pars pour la ville de Soûrpâraca, mais sans vous perdre de vue au milieu des combats que vous allez livrer aux Dânavas. Le plaisir que m'a causé le voyage que nous venons de faire ensemble, ô Crichna, ne m'a point permis de sentir la fatigue. Voici donc la place où se passeront bientôt de grands faits d'armes. Le moment est venu où va commencer la lutte que vous devez tous deux soutenir en faveur des dieux. Prince des Souras, Vêcountha³⁴, Vichnou, toi que célèbrent les dieux, et qu'adore le monde entier, écoute mes dernières paroles. O Govinda, ton combat avec Djarâsandha est la première scène de cette grande oeuvre que tu dois accomplir dans ce monde pour le salut des hommes vertueux. Ici même tu vas, ô Crichna, développer la force de tes armes ; tu vas déployer ta forme terrible et guerrière. En te voyant une main armée du disque, l'autre armée de la massue, en te voyant orné des huit³⁵ facultés surnaturelles, Indra lui-même peut trembler. Entre donc aujourd'hui dans cette voie terrestre que te montre le ciel pour l'avantage des immortels, et pour ta gloire, ô le plus juste des êtres. O généreux Govinda, appelle à toi le fils de Vinatâ³⁶ qui te sert de pavillon et de monture. L'heure du combat est arrivée, les rois se lèvent contre les dieux, les vassaux du fils de Dhritarâchtra s'occupent déjà des préparatifs de la guerre. La Terre, veuve de ses rois, a les yeux attachés sur toi : elle porte le vêtement de deuil, et ses

³⁰ Musiciens célestes

³¹ Voyez lecture LXXIV, not. 3.

³² *Vallisneria octandra*.

³³ *Trapa bispinosa*.

³⁴ Surnom de Vichnou ; l'étymologie de ce mot est incertaine. Voyez XLIIe, note 2.

³⁵ J'ai pensé que l'on désignait ici les huit qualités comprises sous le nom de विभूति, *vibhoûti*. Voy. ce mot dans le dict. de M. Wilson. Le passage est obscur : चतुर्द्विगुणपीनांस

³⁶ L'oiseau Garouda.

cheveux par leur arrangement³⁷ témoignent de sa douleur. Brille dans le combat, sous une forme humaine, comme un astre menaçant pour tes ennemis ; et que le résultat de cette lutte soit la mort pour les Dânavas, le Swarga pour les rois et le bonheur pour les dieux. O Crichna, toi que les immortels honorent, tu as daigné m'honorer toi-même. Je serai heureux de pouvoir contribuer en quelque chose à tes succès, si tu daignes te souvenir de moi à l'heure du combat ».

Ainsi parla le fils de Djamadagni à l'illustre Crichna : il finit par lui souhaiter une victoire complète, et partit pour le pays qu'il habitait ordinairement.

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME LECTURE.

ARRIVÉE DE DJARASANDHA.

Vésampâyana dit :

Après le départ de Râma, les deux Yâdavas parcoururent les sommets agréables du Gomanta. Leur poitrine brillait de guirlandes agrestes, et leur vêtement était noir pour Râma au teint blanc, jaune pour Crichna au teint noir : c'est ainsi que varient les couleurs des nuages répandus au ciel. Ces deux jeunes héros, le corps marqué de taches empreintes avec la terre colorée de la montagne¹, se livraient au plaisir au milieu de ces forêts agréables. Ils contemplaient le lever de la lune qui règne sur les astres, ils observaient les étoiles à l'orient et au couchant.

Un jour, Sancarhana, séparé de Crichna, errait sur la montagne, pareil lui-même à une haute colline. Il se couche à l'ombre d'un cadamba fleuri, doucement éventé par le souffle d'un air odoriférant. Il goûtait la fraîcheur de ce zéphyr complaisant, lorsque son odorat fut tout à coup frappé du parfum d'une agréable liqueur. Il éprouvait le plus vif désir de boire ; depuis la veille sa bouche était desséchée par la soif. Il se rappelait le breuvage de la douce ambrosie ; il cherchait où était la liqueur qu'il avait sentie, quand il arrêta ses yeux sur le cadamba. Dans un creux de l'arbre était contenue une boisson délicieuse formée de ses fleurs et de l'eau des nuages d'automne. Sancarhana altéré en but à plusieurs reprises, et bientôt, étourdi par l'ivresse, il chancela : ses yeux erraient incertains, et sa tête flottait sur ses épaules, obscurcie comme le disque de la lune dans la saison de l'automne. Cette liqueur, formée dans un creux du cadamba, fut appelée Câdambarî. C'était Vârounî² elle-même métamorphosée, Vârounî, source première de l'ambrosie divine.

Dans cet état d'ivresse où la Câdambarî avait jeté le frère aîné de Crichna, trois aimables déesses³ lui apparurent : c'étaient Vârounî elle-même reprenant sa forme céleste, Cânti,

³⁷ Cette coiffure est appelée *véni* : elle consiste à rassembler tous les cheveux en une seule touffe qui tombe par derrière, sans aucune espèce d'ornement,

¹ Voy. lect. LXX, not. 1, et lect. XXIII, not 8.

² Vârounî est, suivant les uns, l'épouse, suivant les autres et comme ici, la fille de Varouna, dieu de la mer, et régent de l'ouest. C'est la déesse qui préside aux liqueurs fermentées, et sous ce rapport on la connaît encore sous le nom de *Madirâ*, et mieux encore sous celui de *Sourâdêvî* : elle sortit de la mer lorsque les dieux en firent le barattement, et de là lui vient son nom de *Vârounî*. J'aime mieux l'étymologie qui fait venir ce nom de Varouna, dieu de la mer, que celle qui le tirerait de Varouna, régent de l'ouest, et tendrait à faire présumer que l'usage des liqueurs fermentées a été apportée dans l'Inde de l'occident. En tout cas, si Bacchus est venu dans l'Inde, il n'y a point planté la vigne, dont les auteurs indiens ne parlent jamais. Voyez dans les lois de Manou, lect. XI, sl. 94 et 95, avec quoi se composaient les liqueurs enivrantes. Vârounî est encore le 25^e astérisme lunaire.

³ Ces trois Grâces indiennes ont quelque chose de plus matériel que les trois Grâces des Grecs : car elles représentent ici les trois genres de jouissances que Balarâma, devenu guerrier, pourra se permettre : le plaisir de la boisson, le plaisir des femmes et le plaisir de la fortune.

amante du dieu de la lune, et Srî⁴, sainte et vénérable divinité qui a le lotus pour marque distinctive. Vârounî, s'approchant du fils de Rohinî, le salua avec respect, et adressa ces paroles au héros que l'ivresse avait affaibli : « Baladéva, puisses-tu vaincre dans le ciel l'armée des Dêtyas ! Je suis Vârounî ton amie. En apprenant que tu étais sur le Badavâmoukha⁵, j'ai parcouru la terre avec l'anxiété qu'éprouve l'âme errante et déçue de ses mérites. J'ai habité dans les Késaras⁶ à la fleur arrondie, dans les atimouktas⁷ aux bouquets odorants, balancée avec eux aux souffles des vents. Je me suis attachée au cadamba dans la saison des pluies, heureuse de pouvoir, sous une forme empruntée, soulager la soif qui te dévore. C'est mon père Varouna qui m'a envoyée, m'ordonnant de me dévouer à ton service, comme jadis il m'envoya vers les dieux, quand ils battaient l'océan pour obtenir l'Amrita. Sur le Badavâmoukha aujourd'hui, je veux être à toi, comme autrefois je fus aux dieux, quand je sortis de la mer ; je te reconnais pour mon maître. Puissant Ananta⁸, je ne te quitterai plus, devrais-je être blâmée de toi ; je ne puis plus, sans toi, supporter le monde ».

Aussitôt après Vârounî, Cânti s'approche de Sancarchana : son corps est affaîssé sous l'ivresse du plaisir, et son regard est comme égaré. Elle salue le héros et lui sourit ; elle lui souhaite la victoire, et lui dit : « Je viens de la part de Tchandra⁹ ; et, comme Vârounî, je suis éprise des qualités de celui qui est le maître tout-puissant, et Ananta aux mille têtes ». La déesse, qui habite au sein d'un lotus, Srî, dont la place est sur le cœur¹⁰ de Vichnou, vient, prompte, caressante, briller, comme une guirlande éclatante, sur la poitrine du fils de Rohinî, et là, celle dont la face ressemble au lotus, celle dont cette même fleur orne la main charmante, dit à Sancarchana en touchant la guirlande qui le pare : « O Râma, tu as déjà reçu une preuve de l'attachement de Vârounî, qui de ses charmes a rehaussé tes attraits. Maître des dieux, Cânti et moi, nous nous joignons à elle : c'est ainsi que Tchandramas¹¹ voit accourir vers lui les nymphes qui le chérissent. Reçois de moi, et place sur tes mille têtes, ce diadème qui sort du trésor de Varouna, et qui étincelle comme le soleil ; reçois aussi ce pendant¹² d'oreilles d'or, enrichi de diamants, et rappelant par sa forme l'antique et premier lotus ; ces vêtements de soie noire, dignes de Samoudra lui-même ; ces larges colliers de perles, précieuse dépouille de l'océan. Prends cette parure que célèbrent les Pourânas : le moment est venu, ô dieu puissant, de te montrer dans toute ta splendeur ».

⁴ Srî est la déesse de la fortune : elle est l'épouse de Vichnou et se nomme aussi Lakchmî. Elle sortit avec Sourâdêvî de la mer barattée par les dieux. On la représente assise sur un lotus.

⁵ Dans la lecture XLV, nous avons vu que le Badavâmoukha était un volcan, et nous pensions qu'on pouvait le placer du côté du Sahya. Ce mot indique ici le lieu vers lequel se trouve maintenant Balarâma, ou il doit être pris dans un sens métaphorique : la chaleur que ce dieu éprouve est comme un volcan dans lequel il serait plongé.

⁶ *Mesua ferrea*, ou *mimusops elengi*.

⁷ *Gærtncra racemosa*, ou *banisteria ougeiniensis* ; on l'appelle encore en sanscrit *mâdhavîlatâ*.

⁸ Nom de Balarâma, considéré comme une incarnation du grand serpent.

⁹ Un des noms de la lune.

¹⁰ Telle est la position que quelques sculptures donnent à l'épouse de Vichnou, dans les groupes qui représentent ces deux divinités.

¹¹ Nom du dieu de la lune, lequel a épousé les nymphes, qui président aux vingt-sept constellations qu'il parcourt.

¹² Il est à remarquer que l'on ne donne à Balarâma qu'un seul pendant d'oreilles. Voyez lect. LXXXII.

Baladéva, orné de cette parure et accompagné des trois déesses, brillait comme la lune dans la saison de l'automne. Avec Crichna aussi noir que le nuage chargé d'eau, il s'abandonne au plaisir, de même que la lune, quand elle est délivrée de Râhou. Les deux frères causaient ensemble, non moins tranquilles que s'ils eussent été dans leur palais, quand le fils de Vinatâ s'approche d'eux rapidement par la route de l'air. Il arrivait triomphant et superbe, portant les traces des traits des Dêtyas, et décoré d'une guirlande divine : il venait de vaincre pour les dieux. Pendant que Vichnou dormait sur son lit immortel, dans le séjour de Varouna, au milieu de la mer de lait, le Dêtya, fils de Virotchana, lui avait pris son diadème¹³. Garouda, pour lui enlever sa conquête, avait aussitôt sur la mer commencé un combat contre la troupe des Dêtyas. Il avait repris le diadème de Vichnou, et revenait par le chemin du ciel qu'habitent les dieux. Il aperçut sur le Gomanta son maître Vichnou occupé de sa grande oeuvre : le diadème reconquis pendait, resplendissant, sur sa poitrine. En voyant Vichnou sur le haut de la montagne, dépouillé de sa robe brillante, privé de sa couronne, sous l'apparence d'un simple mortel, l'oiseau divin, qui le reconnaît, laisse du haut du ciel tomber sur la tête d'Oupendra le diadème, qui revient occuper sa place accoutumée, et donne à Crichna, au milieu du jour, l'éclat du soleil sur le sommet du Mérou.

Crichna voit avec plaisir que le fils de Vinatâ lui a remis sa brillante parure, et il dit à Râma¹⁴ : « Sans doute le moment approche d'agir pour les dieux, et tout est prêt pour soutenir la lutte sur cette montagne. Pendant que je dormais sur l'océan, le fils de Virotchana, prenant la forme d'Indra, était sorti de la mer et m'avait enlevé mon diadème. L'oiseau Garouda l'a recouvré en se déguisant lui-même sous la figure d'un crocodile, et il vient de me le rapporter. Il est donc évident que le roi Djarâsandha n'est pas éloigné. Et en effet, on aperçoit l'extrémité des drapeaux qui doivent être portés sur des chars aussi rapides que le vent, et le haut des parasols de ces princes qui courent à la victoire. Les vois-tu, ces parasols pareils à des lunes, élevés au-dessus des chars de ces rois ? Ces lignes blanches, qu'ils forment au loin, ressemblent à des troupes de cygnes voyageant dans les airs. Regarde, les lueurs qui partent de leurs armes brillantes, se mêlent aux rayons du soleil et illuminent les dix régions du ciel. Dans le combat que ces héros vont engager, tous leurs traits lancés contre moi mourront sans effet. Oui, le grand Djarâsandha arrive à temps : il va devenir pour notre courage comme la pierre qui aiguise le fer ; c'est un hôte que nous traiterons sur le champ de bataille. Ne nous séparons pas à l'arrivée de l'ennemi, et laissons-le lui-même engager le combat ».

Ainsi parla Crichna d'un ton ferme et résolu, et en attendant Djarâsandha, il examinait son armée. A la vue de tous ces princes, le héros Yâdava pensait en lui-même aux destinées que le ciel leur préparait. « Les voilà donc, se disait-il, ces maîtres de la terre : aujourd'hui vivants, et condamnés cependant au trépas par la fatalité ! Je me les figure déjà frappés par la mort ; ils montent au Swarga revêtus d'une forme éclatante. En effet, fatiguée du poids des armées innombrables qu'entretiennent ces princes sur toute sa surface, la Terre est venue dans le ciel déplorer ses tourments. Bientôt elle sera libre, et le Swarga aura reçu cette multitude de rois ».

¹³ Je crois bien que ce passage est une allégorie : la saison des pluies, qui arrive pendant le sommeil de Vichnou, ôte à la nature sa parure et au soleil son diadème. L'oiseau céleste annonce le printemps qui va rendre à Vichnou sa couronne. Garouda et le crocodile, dont il prend la forme, peuvent être des constellations.

¹⁴ La fin de cette lecture est presque en entier une répétition de ce qu'on a déjà vu dans la lecture XCI.

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME LECTURE. INCENDIE DU GOMANTA.

Vêsampâyana dit :

¹Cependant le maître des rois, Djarâsandha, s'avavançait triomphant à la tête de ces princes suivis de troupes nombreuses. C'étaient des chars de bataille, disposés avec art, attelés de chevaux superbes et bien dressés, et marchant en corps ou séparément ; des éléphants guerriers, pareils à de larges brouillards, conduits par des guides exercés, et parés de cloches et de colliers d'or ; des clieveux légers comme le nuage, rapides comme le vent, montés par d'habiles cavaliers et pleins de souplesse dans tous leurs mouvements ; des fantassins vigoureux, couverts de leur armure, chargés de traits menaçants, réunis par milliers et s'agitant comme des serpents. Ainsi, comme des masses orageuses, s'avavançaient ces quatre corps de l'armée du puissant et courageux Djarâsandha, les chars aux roues retentissantes, les éléphants secouant avec orgueil leur parure sonore, les chevaux hennissant, et les fantassins poussant de confuses clameurs. Les dix régions de l'air et les rochers de la montagne résonnaient de ces bruits divers, et Djarâsandha s'élevait du milieu de cette armée au-dessus de la foule des rois qui l'entouraient. Cet immense concours de princes entourés de vassaux belliqueux ébranlait le ciel de mille cris, et pouvait être comparé à une masse de vapeurs où gronde la foudre. Ces chars prompts comme le vent, ces éléphants épais comme la nue, ces chevaux légers comme la fumée, ces fantassins ardents comme le feu, présentent une scène confuse ; telle apparaît dans le ciel l'armée de nuages qu'amène de la mer l'orageuse automne.

Les rois qui suivaient Djarâsandha entourèrent la montagne, et songèrent à établir leur camp. Leurs tentes s'élevaient avec magnificence et brillaient au loin comme les vagues de la mer se gonflant dans le temps du Parwan blanc². Au point du jour, ces princes, impatients et avides de combats, s'assemblèrent pour délibérer sur les moyens de commencer l'assaut du Gomanta. Ils demandaient tous le signal de l'attaque, et leur bruit tumultueux ressemblait à celui qui doit s'élever à la fin des âges au milieu de l'océan soulevé. Suivant l'ordre du roi, des vieillards, distingués par leur veste, leur aigrette et leur canne, courent dans tous les rangs et commandent le silence. On se tait sans cesser d'être agité, et l'apparence de cette assemblée est celle de l'océan troublé où circulent silencieusement les poissons et les monstres marins. Quand le calme fut établi dans cette mer orageuse, et que l'attention des assistants fut comme enchaînée par la curiosité, Djarâsandha, tel qu'un autre Vrihaspati, commença un long discours :

« Princes, que vos troupes soient sans retard mises en mouvement, et que les flots de vos soldats entourent toute la montagne. Que les machines propres à lancer les pierres et les traits soient disposées ; que les guerriers saisissent leurs masses de fer, leurs glaives et leurs hallebardes. Que les ouvriers construisent rapidement des mantelets, aussi forts que légers, pour mettre les combattants à l'abri des coups qui tomberont d'en haut. Un combat acharné va s'engager de part et d'autre, et les ordres que je donne doivent être exécutés promptement. Que cette haute montagne soit déchirée par la pioche et la houe : que les chefs, habiles dans l'art d'attaquer les forteresses, se mettent eux-mêmes à la tête des travaux. Je veux que dans cet assaut que nous allons livrer au Gomanta périssent enfin les deux fils de Vasoudéva. Que sur ce vaste rocher on ne voie plus aucun oiseau voler, et que

¹ Tout le commencement de cette lecture se retrouve aussi dans la XCIC lecture avec peu de différence.

² Le mois lunaire se partage en deux moitiés appelées *pakchas* : un de ces *pakchas* est nommé noir, *crichna*, et l'autre blanc, *soucla*. Le Parwan est une époque du mois, telle que la nouvelle ou la pleine lune, le 6e, le 8e ou le 10e jour de chaque quinzaine.

l'air y soit obscurci de vos flèches. Cependant, que chaque prince occupe le poste que je vais lui assigner, et gravisse la montagne par un côté différent. Les rois de Madra et de Calinga, Tchékîtâna avec les Bâhlicas, Gonarda, roi de Câsmîra, le souverain de Caroucha, Drouma, Kimpouroucha et les montagnards escaladeront le côté occidental. Le petit-fils de Pourou, Vénoudâri, Somaca prince de Vidarbha, Roukmin roi de Bhodja, Soûryâkcha avec les Mâlavas, le souverain des Pântchâlas, le roi Droupada, les deux princes d'Avanti, Binda et Anoubinda, le vaillant Dantavakra, Tchhâgali, Pouroumitra, le roi Virâta, le prince de Côsâmbhî, celui de Mâlava³, Satadhanwan, Vidoûratha, Bhoûrisravas, le roi de Trigartta, Bâna et le roi de Pantchanada attaqueront la montagne par le flanc septentrional, et joindront à l'habileté qu'ils ont pour emporter les forteresses la violente impétuosité de la foudre. Ouloûca, Kêtavya, le héros fils d'Ansoumân, Écalavya, Dridhâkcha, Kchatradharman, Djayadratha, Outtamôdjias, le roi de Salwa, celui de Kérala⁴, Kêsica, le prince de Vidisa, Vâmadéva et le courageux Soukétou s'élanceront par le côté oriental, renversant tous les obstacles avec la même vigueur que les vents, quand ils fendent les nuages. Je me charge, avec le roi de Darada et le vaillant prince de Tchédi, d'emporter de vive force le côté méridional. Ainsi, que le Gomanta cerné de toute part soit frappé par nos armes foudroyantes. Que la hache, la massue, et les autres instruments de destruction servent à notre vengeance. Que cette montagne, formée de rochers inaccessibles, soit par vous, ô princes, réduite au niveau du sol ».

Les rois, après avoir reçu les ordres de Djarâsandha, se mirent à entourer le Gomanta, de même que les mers entourent la terre. Mais le roi de Tchédi, qui est parmi ses sujets comme Indra parmi les dieux, s'écria : « Qu'est-il besoin d'escalader cette montagne inabordable, où notre marche à chaque pas sera entravée par les arbres ? Amassons autour du Gomanta du bois sec et des herbes, et mettons-y le feu : c'est le moyen le plus sûr. Nos guerriers, accoutumés à combattre dans la plaine et à lancer des traits du haut de leurs montures, ne sont pas préparés à un combat de pied, et à l'escalade d'une montagne. Il n'y a point de travail de siège, point de tranchée qui puisse nous amener au sommet de cette montagne : c'est une entreprise qui effraierait les dieux eux-mêmes. Il est bien d'attaquer une citadelle, mais quand il est possible de l'assiéger. On ne peut pas m'objecter ici que ceux qui sont sur la montagne n'ont ni vivres, ni eau, ni combustible, qu'ils seront forcés de descendre, et qu'alors par le nombre nous l'emporterons. Et d'ailleurs ignorez-vous que nous avons affaire à deux Yâdavas qui passent pour avoir une force extraordinaire et divine ? Nous avons déjà pu les juger par leurs oeuvres : c'étaient des enfants, mais leurs actions étaient grandes et dignes des immortels. Je vous l'ai dit, entourez cette montagne d'herbes et de bois sec ; mettons-y le feu, et que ces deux insensés soient brûlés. S'ils parvenaient à se sauver de l'incendie qui les aurait cernés, nous nous réunirions pour les accabler, et ils laisseraient la vie dans ce combat ».

Ce discours du roi de Tchédi fut approuvé de ses collègues, qui en reconnurent toute la justesse. On fit un grand amas de bois, d'herbes, de roseaux et d'arbres desséchés : la montagne fut bientôt enflammée, comme la nue qui s'illumine aux rayons⁵ du soleil. Les guerriers s'empressaient de profiter des avantages du terrain et du vent pour pousser le feu avec activité. La flamme excitée par le souffle de l'air s'élevait de toute part, éclairant le ciel de sombres lueurs, qu'obscurcissaient les tourbillons de fumée. Animé par le vent, alimenté par le bois et les racines de tous ces beaux arbres, le feu fait de rapides progrès.

³ La XCle lecture porte *Mâgadha*.

⁴ Le Malabar.

⁵ Ce mot rayon rend ici le mot पाद, *pâda*, qui signifie ordinairement *pied*. Je lui ai donné cette dernière signification dans la lecture XCIV

Les larges roches du Gomanta se fendent en mille éclats, qui roulent comme de terribles météores. Un réseau immense et brillant enveloppe la montagne, semblable aux rayons qui couronnent un nuage. Le Gomanta dont le sol bouillonne, dont les arbres se consomment, siffle et rugit comme l'animal sauvage réduit aux abois. La violence de l'incendie échauffe, enflamme et met en fusion des masses d'or, d'antimoine et d'argent. La montagne, dont tous les membres sont brûlants, ne présente pas cependant un corps entièrement lumineux ; elle est voilée par la fumée, et telle que le nuage formé de noires vapeurs. De temps en temps, sous la chute des rameaux embrasés, sous une horrible pluie de charbons, elle semble vomir des flammes, de même que la nue chargée de météores éblouissants. Sillonnée de cascades de lave dévorante, environnée d'une fumée épaisse, elle tombe en cendres, comme si elle était déjà la proie du feu qui doit consumer le monde à la fin des âges. Les serpents, à la tête large, à l'oeil noir, sortaient en sifflant de leurs retraites, le corps à demi brûlé. D'un bond impétueux ils s'élançaient en l'air à plusieurs reprises et retombaient enfin étouffés. Les lions et les léopards couraient çà et là, aveuglés par la lueur de l'incendie. La force de la chaleur exprimait des arbres qui ne brûlaient pas encore un suintement abondant. Le vent élevait des globes noirs de cendres mêlées d'étincelles, et couvrait le ciel d'un vêtement de fumée qui s'étendait comme un nuage orgueilleux. Les oiseaux et les autres hôtes de la forêt avaient fui loin de cette montagne que dévorait la flamme, et d'où se détachaient en roulant les roches calcinées : on aurait dit que la foudre d'Indra venait de broyer ces pierres autrefois si solides.

Ainsi les Kchatriyas, rangés en armes autour du Gomanta à la distance d'un demi *crosa*⁶, avaient allumé cet incendie dont ils sentaient eux-mêmes toute la violence. La montagne brûlait, les grands arbres se desséchaient, la terre enveloppée de fumée se réduisait en poussière. Râma irrité dit au vainqueur de Késin et de Madhou : « O Crichna, les rois nos ennemis, dans leur haine contre nous, ont mis le feu à cette montagne dont le sol et les arbres s'embrasent de tout côté. Entends-tu dans le lointain les cris de ces Kchatriyas à la vue de la fumée qui s'élève et des flammes qui consomment les forêts ? Si, à cause de nous, le Gomanta est incendié, que dira le monde ? que pensera-t-il de nous, qui aurons laissé traiter indignement la plus belle des montagnes ? Ne serait-ce que par ce motif, ô Crichna, ô toi qui as la force et la fermeté du roc, je veux faire sentir à ces Kchatriyas la vigueur de mes bras. Les vois-tu occupés à attiser le feu ? Ils n'ont point quitté leurs armes, quelques uns sont toujours sur leurs chars, et prêts à combattre, quel que soit le terrain. Je cours les joindre ». Il dit, et du sommet de la montagne, comme le roi des astres du sommet du Mérou, le jeune Bala s'élança avec impétuosité. Sur sa poitrine flotte une guirlande de fleurs ; ses lèvres sont humides de Cādambarî ; son vêtement est noir, sa face blanche. Il ressemble à la lune d'automne : il n'a qu'un pendant d'oreilles magnifique, et sur son front s'élève un riche diadème. Le frère aîné de Késava venait de descendre dans la plaine : le puissant Crichna, pareil à un sombre nuage, suit ses pas, et sous ses pieds ébranle la montagne. Ces mouvements font jaillir et remonter l'eau des sources : les branches des arbres en sont inondées, comme le front de l'éléphant est mouillé de la liqueur que ses tempes distillent, et la violence du feu est tempérée par cette eau, de même qu'à la fin d'un *Calpa*⁷ l'ardeur du soleil est éteinte par l'eau des nuages. Crichna pousse un cri de lion : couvert d'un vêtement jaune, noir lui-même comme la nue, la tête ornée d'un diadème, la face éclatante de beauté, l'oeil comparable au lotus, la poitrine marquée du Srîvatsa, brillant comme Indra aux mille yeux, il se précipite aussi rapidement que Râma. La montagne, qui s'agite sous le poids des deux héros, en se balançant, produit toujours de

⁶ C'est-à-dire 2.000 coudées, le *crosa* étant de 4.000 coudées.

⁷ Le mot *calpa* peut ici s'entendre d'une révolution des saisons de l'année.

nombreux jets d'eau qui calment la fureur du feu. A cette vue, les rois restent interdits, et commencent à trembler.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME LECTURE.

MARCHE DE CRICHNA SUR CARAVÎRAPOURA.

Vêsampâyana dit :

En voyant¹ les deux fils de Vasoudéva descendus de la montagne, toute cette armée de héros fut troublée : les chars et les chevaux s'agitaient avec confusion. Les deux Yâdavas, leurs armes à la main, s'enfonçaient dans les rangs ennemis, comme deux monstres de l'océan qui, furieux, troublent et soulèvent les vagues. Leur sage prévoyance employa pour ce combat le secours de ces armes antiques, qui avaient déjà apparu à l'affaire de Mathourâ, armes divines qui descendirent du ciel à la vue de ces milliers de princes belliqueux, flamboyantes, éblouissant les yeux comme des feux étincelants, armes merveilleuses, altérées du sang, affamées de la chair de ces rois, accompagnées d'une nuée d'oiseaux carnassiers, couronnées de guirlandes sacrées, rapides, larges, superbes, effrayant les habitants des airs, et remplissant de leur éclat les dix régions. Ces armes, qui sont celles de Vichnou lui-même, sont au nombre de quatre : c'est le soc Samvarttaca, la masse Sônanda, le disque² Soudarsana, et la massue Cômôdakî. Elles arrivent au moment du combat, et les deux héros s'en saisissent. Râma prend d'abord le soc incomparable qui se glisse comme un serpent dans les rangs ennemis, et se montre paré de festons divins. Sa main gauche s'arme de la masse Sônanda, dont il terrassera ses adversaires. Késava s'empare avec joie du disque éclatant (darsanîya)³, nommé Soudarsana, et comparable au soleil lui-même. La main gauche du dieu dont les louanges retentissent dans le ciel et dont l'oeil ressemble à la coupe du lotus (coumoudâkcha) porte la massue Cômôdakî. Ainsi armés, Râma et Govinda attaquent leurs ennemis, et leur apparence est celle de Vichnou. Également terribles et courageux, il serait difficile de les distinguer : il existe cependant entre eux une différence d'âge et de nom ; mais l'aîné et le plus jeune, mais Râma et Govinda se montrent avec les mêmes qualités ; c'est Vichnou qui s'est doublé et partagé en deux héros puissants et invincibles.

Râma, comparable dans sa colère au dieu de la mort, allait sur le champ de bataille, faisant serpenter son soc dans les bataillons ennemis, labourant sans relâche les rangs des Kchatriyas, formant de larges sillons au milieu des éléphants et des chevaux. Les éléphants atteints par le soc ou écrasés par la masse de Râma tombaient comme des montagnes sous les coups du guerrier, qui semblait se faire un jeu du combat. Les chefs des Kchatriyas frappés par Râma et précipités de leurs chars vinrent en tremblant auprès de Djarâsandha. Celui-ci, ferme dans ses devoirs, leur dit avec sévérité : « Honte au Kchatriya qui, comme vous, se trouble sur le champ de bataille ! L'action d'un Kchatriya qui se laisse vaincre, qui perd son char et qui fuit, est, disent les sages, un crime aussi horrible qu'un avortement. Quoi ! vous tremblez devant un seul fantassin, devant un faible berger ! Indignes Kchatriyas ! retournez au combat, c'est moi qui vous l'ordonne. Ou du moins du haut de vos chars contemplez les coups que je vais porter à ces deux pâtres réclamés par Yama ». Tous ces guerriers, à la voix de Djarâsandha, reprennent courage : ils

¹ Le commencement de cette lecture se retrouve aussi dans la XCI.

² Dans cette même lecture XCII, au lieu de ce disque, c'est l'arc Sârnga

³ Ce mot est employé pour indiquer le sens du mot Soudarsana, comme plus bas *coumoudâkcha* semble avec intention rapproché de *Cômôdakî*.

reviennent avec ardeur au combat, et lancent des milliers de traits. Avec leurs chevaux tout brillants d'or, leurs chars resplendissants comme la lune, leurs éléphants comparables à de larges nuages, et dirigés par d'habiles conducteurs, ces princes apparaissaient sur leurs chars, au milieu des autres combattants, couverts de leur armure, ceints de leur glaive, chargés de toute espèce de traits, l'arc tendu, le carquois sur l'épaule et rempli de flèches, distingués par le parasol qui ombrageait leur tête et le tchâmara qui les éventait. De leur côté les deux héros, fils de Vasoudéva, parcouraient ce théâtre avec tout l'éclat qui entoure de généreux guerriers. L'air était obscurci de traits, ou retentissait de coups de massue. Au milieu de ces flèches qui tombaient par milliers, les deux frères s'élevaient comme deux montagnes assaillies par la pluie. Mais à cette attaque, comme aux coups des lourdes massues et des lances, ces fiers Yâdavas demeuraient inébranlables. Crichna, noir comme le nuage, portant sa conque, son disque et sa massue, semblait croître en ardeur et en force, tel que le feu que souffle le vent. Avec son tchakra brûlant comme le soleil, il abat les hommes, les éléphants, les chevaux et les chars. Ainsi terrassés par la massue, taillés en pièces par le soc, les princes éperdus ne pouvaient présenter aucune résistance ; et leurs chars, coupés par le tranchant du disque, se brisaient et encombraient le terrain. Les éléphants vigoureux, succombant sous la masse de Râma, poussaient de longs gémissements, et, privés de leurs défenses qui tombaient en éclats, ils ressemblaient à des nuages épuisés d'eau. Les cavaliers et les fantassins, atteints par le disque aux rayons brûlants, roulaient sans vie sur la poussière, comme si la foudre venait de les écraser. Enfin cette armée, consumée par les feux du tchakra et du soc dévorants, ou brisée sous leurs coups terribles, présentait la scène de désolation qu'offrira le monde à la fin des âges. Les rois ne pouvaient contempler sans frayeur les jeux effroyables des armes divines de Vichnou. De tous ces chars de bataille, les uns étaient fracassés, les autres portaient encore leurs nobles conducteurs, que la mort avait moissonnés ; quelques-uns étaient par terre, avec une roue fracassée. Au-dessus de cette horrible scène où s'exerçaient le disque et le soc des deux héros, volaient les Râkchasas⁴ de sinistre présage. Il est impossible d'exprimer les cris lamentables qui allaient frapper le ciel, de peindre la chute des hommes, des éléphants, des chars, des chevaux, abattus comme les arbres sous la hache du bûcheron. La terre, arrosée du sang des princes morts dans le combat, était aussi rouge que la femme qui s'est teint le corps avec la poussière de sandal. Un large fleuve étendait au loin ses vagues sanglantes, où surnageaient des cheveux, des membres, de la moelle, des entrailles d'hommes et d'éléphants. C'était un spectacle horrible à voir que cette jonchée de guerriers et de quadrupèdes, que ce champ de mort, d'où s'élevaient les clameurs malheureuses des heureux du siècle⁵, et les lugubres gémissements des blessés, où semblait s'être abattu un nuage de sang, où s'entassaient en monceaux de cadavres confus les hommes, les éléphants et les chevaux, où résonnaient les cris de joie des corbeaux avides, où Crichna enfin, au milieu de tous ces princes terrassés, expirants, dominait comme la Mort toute cette scène épouvantable.

Élevant dans ses mains sa massue meurtrière et son disque pareil au soleil de la fin des âges, Késava s'élançait dans les rangs de ses ennemis et leur criait : « Héros, pourquoi cessez-vous de combattre ? N'avez-vous plus d'éléphants, de chevaux et de chars ? Que faites-vous ? Qu'est devenue votre habileté ? Est-ce donc là votre courage si renommé ? Vous n'avez devant vous que deux guerriers, mon frère et moi ; quelle terreur imprévue précipite votre fuite ? D'où vient donc que le fameux Djarâsandha ne se présente pas en ce

⁴ Cette espèce de Râkchasas est celle qui dévore les humains ; leur seule présence souille les sacrifices, et ils habitent ordinairement les cimetières.

⁵ Cette antithèse est traduite littéralement : शिवानामशिवैः शब्दैः. Voy. lect. CLXII.

moment ? » Ainsi parlait Crichna : le vaillant prince des Daradas s'approche de Râma qui, le soc élevé et les yeux rouges de colère, fendait les bataillons de son armée. Comme l'aiguillon qui presse le taureau, sa parole excite le héros. « Viens, Râma, lui dit-il, viens, superbe vainqueur, et combats avec moi ». Alors entre les deux guerriers commence une lutte terrible, telle que celle de deux éléphants furieux. Râma serre de près son ennemi ; de son soc et de sa masse il le frappe à coups redoublés : l'épaule du Darada reçoit le premier choc, mais bientôt sa tête est séparée de son corps, et le héros tombe comme un roc brisé par la tempête.

Ce prince venait de succomber : Djarâsandha le remplace⁶, et sa rencontre avec Râma fut aussi effroyable, aussi capable de faire dresser les cheveux que celle de Vritra avec le grand Indra. Armés de leurs massues, ils s'attaquèrent avec violence, et la terre tremblait sous leurs pas. Ils ressemblaient à deux collines qui viendraient se heurter. Les autres guerriers cessaient de combattre pour regarder la lutte engagée entre ces deux champions animés par la colère, célèbres par leur adresse à manier la massue, et renommés pour l'habileté de leurs maîtres et pour leur courage personnel. Comme deux éléphants rivaux ils se précipitèrent l'un sur l'autre. Les dieux, les Gandharvas, les Siddhas, les grands Richis, les Yakchas et les Apsarâs accouraient par milliers, et l'air était rempli de leurs troupes qui brillaient au ciel comme des étoiles. Djarâsandha faisant un détour à gauche s'approche de Râma : celui-ci exécute le même mouvement par la droite : les deux habiles guerriers abaissent en même temps leurs massues qui, en se rencontrant, font retentir les dix régions d'un bruit pareil à celui que font les défenses de deux éléphants qui se heurtent. Les coups de Râma résonnaient comme le tonnerre, et ceux de Djarâsandha comme le bruit d'une montagne qui s'écroule. La massue de Djarâsandha n'ébranlait pas plus l'intrépide Râma que le vent n'ébranle le mont Vindhya ; et le roi de Magadha soutenait avec fermeté les assauts de Râma ou les évitait avec adresse. Enfin Râma voyant l'habileté et la force de son ennemi, dans la colère qui le transporte, quitte sa massue ordinaire et prend sa masse divine. Il la tenait élevée, et l'arme redoutable allait frapper un coup dont l'effet eût été infaillible. En ce moment une voix sonore se fit entendre dans les airs : c'était la voix de celui qui est le témoin du monde. « Râma, dit-elle, ce n'est pas toi qui dois donner la mort à Djarâsandha. Vous vous êtes essayés assez longtemps. Il t'est défendu de lui ôter la vie. Cesse donc de combattre. Encore un peu de temps, et le roi de Magadha verra son dernier jour ». A ces mots, Djarâsandha s'éloigne, troublé, éperdu ; et Râma cesse de le presser.

Il y avait longtemps que durait le combat ; mais après la défaite et la fuite du grand Djarâsandha, toute l'armée suivit son exemple. On abandonna le champ de bataille jonché de chars ; les princes, pressant les pas de leurs éléphants, ou de leurs chevaux, ou bien montés sur de nouveaux chars, se dispersèrent épouvantés, comme des cerfs éventés par le chasseur ; et la plaine, débarrassée de tous ces rois dont l'orgueil venait d'être brisé, apparut horrible, effrayante et couverte d'oiseaux de proie.

Ces princes fuyaient ; l'illustre roi de Tchédi se rappela qu'il était parent de Crichna, et se rendit auprès de lui avec l'armée des Cârôûchas et les troupes de Tchédi. Désirant faire alliance avec Govinda, il lui parla en ces termes : « Noble Yâdava, je suis l'époux de la soeur de ton père. Je viens avec une armée me réunir à toi, et t'assurer de mon attachement. J'ai osé dire à l'insensé Djarâsandha : Abstiens-toi, malheureux, de combattre Crichna. Il a méprisé mon discours, et je l'abandonne aujourd'hui. Abattu par tes armes, Djarâsandha fuit loin de toi avec ses partisans. Mais ce prince retourne dans sa capitale sans renoncer à son inimitié : bientôt il se déclarera encore contre toi. Ainsi, quitte promptement cette terre jonchée de cadavres, et couverte d'oiseaux de proie : des humains

⁶ Ce passage est presque en entier dans la XCIIe lecture.

ne peuvent l'habiter. Rendons-nous, Crichna, avec notre suite à Caravîrapoura. Nous y trouverons le prince Srigâla, fils de Vasoudéva. Voici deux chars que j'ai destinés pour ton frère et pour toi : ils sont attelés de chevaux pleins d'ardeur, et remarquables pour la solidité des roues, de l'essieu et du timon. Monte donc sur ce char, et Baladéva sur l'autre. Que le bonheur vous accompagne ! Hâtons-nous d'aller visiter le roi de Caravîrapoura ». Crichna accueillit avec plaisir le discours du roi de Tchédi son oncle : « Oui, lui répondit le maître du monde, nous avons suffisamment combattu, et tu viens à propos nous rappeler ce que demandent et le temps et le lieu. Tu nous as tenu le discours d'un bon parent, et tes paroles sont pour nous comme une onde rafraîchissante. Roi de Tchédi, ils sont rares dans ce monde, ceux qui savent parler avec douceur et convenance, suivant les circonstances et les lieux. Prince, nous nous trouvons heureux et forts de ta présence ; il n'est rien que nous ne puissions espérer avec un parent tel que toi. Avec ton secours, nous sommes sûrs de triompher et de Djarâsandha et des princes ses alliés. Tu es de tous les rois le premier allié des Yâdavas, et désormais tu vas prendre part à leurs combats. (Les guerriers qui écouteront dans ce monde le récit de la bataille de Tchâcramôsala⁷, et de la défaite des rois au mont Gomanta, pourvu qu'ils en gardent le souvenir, iront après cette vie dans le Swarga⁸.) Mais allons, grand roi, à Caravîrapoura, et suivons heureusement la route que tu nous as indiquée ». Aussitôt ils montent tous sur leurs chars, et lancent leurs chevaux aussi rapides que le vent. Ils formaient comme autant de feux éclatants qui brillaient au loin sur la route. Au bout de trois nuits, ils arrivèrent près de Caravîra pourra, et apparurent dans ce fortuné pays comme des divinités descendues sur la terre.

CENTIÈME LECTURE.

MORT DE SRIGALA.

Vêsampâyana dit :

Srigâla, en apprenant leur arrivée, sortit au devant d'eux, se regardant comme menacé dans sa puissance : intrépide et belliqueux, il se montre avec la magnificence d'Indra lui-même. Son char de bataille brille autant que le soleil, garni d'armes terribles¹, monté sur des roues retentissantes, aussi large que le Mandara, orné d'étoffes peintes, et rempli d'une immense quantité de flèches rapides. Il résonne de même que la mer en courroux ; toute la partie supérieure est bien jointe, l'avant-train est d'or, l'essieu est solide, la jante bien arrondie ; aussi léger que magnifique, il étincelle comme le feu et vole comme l'oiseau. Les chevaux sont de la couleur de ceux d'Indra², et non moins ardents que ceux qui emportent dans le ciel le char de ce dieu. C'était après un sacrifice, accompagné de longues austérités et offert à Savitri³, que Srigâla avait obtenu du dieu qui éclaire le monde ce char environné de rayons, tels que ceux du soleil lui-même. Aucun ennemi n'avait encore résisté à ce

⁷ A la fin de la XCVe lecture, au lieu de ce mot on lit *Tchacramouchala*. Je crois que *Tchâcramôchala* est plus régulier.

⁸ Je suis porté à penser que cette phrase n'est pas à sa place. Elle serait mieux à la fin de la lecture

¹ आयुधप्रतिपूम, *âyoudhapratipoûrna*. Ces armes n'auraient-elles pas été disposées comme celles qui garnissaient les *quadrigæ falcatæ* de Darius ? Quinte-Curce, liv. IV.

² Cette couleur est celle qu'on désigne par le mot हरि, *hari*. C'est encore la couleur des chevaux du soleil, et ce mot se traduit ordinairement par *vert*. Cependant il veut dire aussi *jaune* et *brun*, ou *bai* (*tawny*).

³ Nom du soleil.

prince ; mais il s'avançait vers Crichna, comme la sauterelle accourt vers le feu. Son arc à la main, armé de flèches aiguës, couvert de sa cuirasse, orné de tresses d'or, paré de vêtements et d'un diadème blancs, les yeux aussi rouges que le feu, il agitait de temps en temps son arc redoutable dont la corde frémissait sous ses doigts. Le vent de sa colère s'échappait de sa bouche en tourbillons de feu et de flammes. Srigâla avait l'éclat du mont Mérou, sous les nombreuses rangées de pierres précieuses qui pendaient sur sa poitrine. Il s'élevait sur son char, semblable au roi des monts. Ses cris retentissants, le bruit de ses roues agitaient la terre, qui sous ce poids tremblait avec ses villes. Fier, superbe, tel qu'une montagne ou tel qu'un des gardiens du monde, Srigâla s'avançait à la vue de Crichna ; la colère précipite sa marche, et bientôt il se trouve près de son rival qui l'attend ; empressé de combattre, il s'approche de lui, comme le nuage orageux de la colline qu'il menace. Crichna était prêt à le recevoir, et un combat terrible s'engage entre eux, pareil à celui de deux éléphants furieux au milieu des bois. Srigâla, tout brûlant de son ardeur martiale, tout ému par sa fureur, dit à son adversaire : « O Crichna, le fait d'armes de Gomanta ne t'a réussi que par la faiblesse de rois insensés, indignes de commander. Oui, je sais comment ils ont été défaits, ces Kchatryas misérables, lâches et ignorants. Arrête-toi maintenant, si tu veux combattre un véritable héros. Où peux-tu aller, retenu, cerné de tout côté par moi ? Avec mes troupes je suis en état de te combattre, toi et d'autres encore, cependant je veux seul, contre toi seul, essayer mes forces dans un combat singulier : quel besoin avons-nous d'admettre nos gens dans notre querelle ? Nous suffisons tous deux pour la vider. Que l'un de nous périsse dans cette affaire d'honneur. Si je te tue, je serai désormais dans ce monde le seul Vâsoudéva⁴ : si je succombe, c'est à toi que restera ce nom ».

Crichna avait écouté avec patience le discours de Srigâla ; il lui répond ce peu de mots. « Que ton désir soit rempli, combattons ! » Il dit, et prend son tchakra. Srigâla, outré de colère, jette avec rapidité à son terrible ennemi une grêle de flèches, et emploie contre lui et la masse et toutes les autres armes. Assailli de tous ces traits qu'entoure une auréole de flamme, Crichna reste immobile comme une montagne. Mais enfin sa colère éclate ; il élève son disque, et le lance à la poitrine de Srigâla. Le disque Soudarsana va frapper sur son char l'orgueilleux, l'invincible monarque, et revient dans la main de son maître. Atteint d'un coup mortel, expirant et couvert de sang, Srigâla tombe de même que l'arbre attaqué par la hache. En apprenant que leur prince vient d'être abattu, de même que le rocher brisé par la foudre, ses soldats s'enfuient épouvantés. Quelques-uns rentrent dans la ville ; éperdus, troublés par la douleur, ils pleurent la perte de leur maître, et font retentir les cris de leur désespoir. Mais il en est d'autres qui, accablés aussi par le chagrin et se rappelant les bienfaits de ce roi maintenant étendu sur la poussière, n'abandonnent point son corps inanimé. Cependant le redoutable Crichna, qui tient entre ses doigts brillants le tchakra redevenu tranquille, Crichna, à l'oeil de lotus, d'une voix aussi forte que le bruit du nuage retentissant, cherche à rassurer le peuple : « Vous n'avez rien à craindre, s'écriait-il ; si le prince fut coupable, je ne punirai point le peuple innocent. Ce n'est point là le fait d'un héros ». A la vue de leur souverain couché par terre, la poitrine ouverte par le tchakra, gisant comme le roc détaché du sommet de la montagne, ces malheureux, amis et sujets de Srigâla, les yeux baignés de larmes, se lamentent à haute voix. Aux cris de douleur, aux gémissements des habitants de la ville, les épouses du roi arrivent avec leurs enfants : des pleurs tombent sur leur visage, et en voyant leur maître, leur seigneur enlevé à leur amour, elles se frappent la poitrine, se meurtrissent le sein, s'arrachent les cheveux et poussent des clameurs confuses. Accablées sous le poids de la douleur, le regard voilé

⁴ Vâsoudéva signifie *filis de Vasoudeva*, et l'on a vu, lect. XCV, que Srigâla était né d'un père nommé Vasoudéva. C'était aussi le nom du père de Crichna.

par les larmes, elles sont étendues à terre, élevant leurs bras, comme des arbres que l'on vient de couper par la racine. Leurs yeux inondés de larmes ressemblent à des coupes de lotus courbées par l'eau qui les remplit. Elles déplorent la chute de leur époux, et, frappées au coeur, elles laissent échapper les plus tendres plaintes. Elles placent près de Srigâla son jeune fils, Sacradéva ; l'enfant pleure, et les femmes sentent redoubler leur chagrin : « Noble héros, s'écrient-elles, voilà le faible enfant que tu as abandonné ! Sans expérience et privé de toi, comment pourra-t-il marcher sur les traces de son père ? Comment es-tu parti, délaissant ton gynécée ? Qu'allons nous devenir, veuves et dépouillées de tout ce qui faisait notre orgueil et notre bonheur ? »

Alors la première des femmes de Srigâla, la reine Padmâvatî, mère du jeune prince, le prenant dans ses bras, s'approche de Crichna : « Seigneur, lui dit-elle, celui qui, par le sort de la guerre, est tombé sous tes coups, laisse un fils que voici, et qui implore ta protection. Cet enfant te rend hommage, et se soumet à tes ordres : que tout ce peuple n'ait pas à souffrir de la faute d'un seul. Si le malheureux dont nous déplorons la folie était ton parent, ne souffre pas qu'il reste couché sur la poussière. Guerrier généreux, que l'enfant de ton parent abattu soit défendu par toi ; qu'il devienne comme ton propre fils ».

Le héros Yâdava, à ce discours de la reine, répondit avec bonté : « Reine, ma colère s'est éteinte avec la vie de ce malheureux insensé. Nous reconnaissons les lois de la nature, et je me souviens que cet enfant est de ma famille. Vos douces paroles, excellente dame, ont achevé de calmer mon ressentiment. Oui, celui qui fut le fils de Srigâla, va devenir le mien. Il est à l'abri de tout danger, et je veux que pour son bonheur il reçoive par moi le baptême royal. Qu'on assemble les différents ordres⁵ ; qu'on appelle le pontife⁶ de la famille, les conseillers, et que votre enfant soit sacré comme successeur au trône de ses ancêtres ». Alors tous les ordres de l'état, le pontife, les conseillers arrivèrent pour la cérémonie du couronnement au lieu où se trouvaient Râma et Késava. Le fils du roi fut placé sur le trône ; par les soins du vaillant Crichna il reçut le baptême sacré des rois, et après cette cérémonie, ce jour-là même, son protecteur lui fit faire son entrée solennelle à Caravîrapoura. Sur le char qu'il venait de conquérir par son dernier combat, et que traînaient des chevaux semblables à ceux du soleil, Crichna avait l'apparence du vainqueur de Vritra rentrant dans le ciel.

Sacradéva, pénétré de l'amour du devoir, vint avec sa mère et les différents ordres de l'état, enfants, vieillards et jeunes gens, rendre les derniers honneurs à son père. Le corps du belliqueux Srigâla fut placé sur une litière, et les assistants, formant une longue file, allaient, la tête tournée vers l'Occident⁷. On accomplit les rites funèbres ; on invoqua le souvenir du prince et celui de ses pères, habitants d'un autre monde. A l'intention de ce roi qui n'était plus, on fit mille et mille Srâddhas : on termina la cérémonie par les libations d'eau, en mentionnant le nom du mort, sa famille et les autres circonstances. Après cette cérémonie, après les derniers souhaits pour le repos de son père, le jeune roi, l'âme brisée par la douleur, rentra dans sa capitale.

⁵ प्रकृतयः, *pracritayah*. Voy. lect. LXXXVIII,

⁶ पुरोधः, *pouroodhas*.

⁷ पश्चिमाभिमुखाः, *pastchimâbhimoukhâh*. Voyez sur le mol *pastchima* la note 4 de la LXXXVIIIe lecture.

CENT-ET-UNIÈME LECTURE.

RETOUR A MATHOURÂ.

Vêsampâyana dit :

Au bout de cinq nuits, l'une desquelles fut consacrée à la réception hospitalière de Damaghocha¹, les deux héros, fils de Vasoudéva, arrivèrent à Mathourâ², heureux et triomphants. Tous les Yâdavas, ivres de joie, sortirent en foule au devant de leurs jeunes parents, ayant à leur tête Ougraséna. Les corporations, les ordres de l'état, les conseillers, chacun suivant sa dignité, toute la ville enfin, enfants et vieillards, se rassembla à leur rencontre. Les musiciens faisaient entendre leurs airs de fête : on s'invitait à chanter les deux héros. Les rues étaient pavoisées de drapeaux et de guirlandes : toute la ville était dans la joie et le bonheur. L'arrivée des deux frères ressemblait à une fête d'Indra. Dans toutes les rues, toutes les bouches s'ouvraient pour chanter, pour louer, pour bénir les deux illustres guerriers : « Les voilà, s'écriait-on, ces frères connus par tout le monde ! Voilà Râma et Govinda ! Votre ville est sauvée, Yâdavas ! livrez-vous à la joie et au plaisir ! » Au retour de Râma et de Govinda, il n'y eut plus à Mathourâ aucun vestige de misère ou de vice. La jeunesse n'avait que des paroles de paix ; les vaches, les chevaux, les éléphants avaient leur part au bonheur commun. Hommes et femmes, tous portaient la joie dans l'âme. L'haleine des vents était favorable, les dix régions du ciel étaient tranquilles, et les dieux honorés par la piété. Enfin tous les signes qui s'étaient montrés jadis dans le monde, pendant l'âge Crita, reparurent à l'arrivée des deux frères. Un jour saint et propice fut désigné ; et les deux héros victorieux, sur un char traîné par des chevaux pareils à ceux du soleil, firent leur entrée dans Mathourâ, accompagnés des Yâdavas, comme Indra l'est dans le ciel de la foule des dieux. Ils se rendirent ensuite, le visage rayonnant de plaisir, au palais de Vasoudéva : tels, Tchandra et Âditya³ arrivent au mont Mérou. Là, déposant leurs armes, au sein des foyers domestiques, sans pompe et sans suite, ils s'abandonnent au bonheur de revoir leur père, dont ils touchent respectueusement les pieds. Ils rendent ensuite à Ougraséna et aux autres chefs Yâdavas les honneurs que prescrit l'usage, et reçoivent en échange les hommages qu'ils méritent eux-mêmes. Ils vont enfin auprès de leur mère qu'ils réjouissent de leur bonheur. Ainsi, ces deux frères, unis par une essence commune et brillants d'une même beauté, restèrent quelque temps dans Mathourâ à la cour d'Ougraséna.

CENT-DEUXIÈME LECTURE.

L'YAMOUNÂ DÉTOURNÉE DE SON COURS.

Vêsampâyana dit :

Cependant Râma, conservant le souvenir de l'amitié des pasteurs, avec l'agrément de Crichna, se rendit seul dans le Vradja. Avec quel plaisir il revit ces bois charmants et touffus où il avait été élevé, et ces ondes fraîches et embaumées ! Le frère aîné de Crichna,

¹ C'est le nom du roi de Tchédi.

² Presque toute cette lecture se retrouve à la fin de la LXXXIXe lect.

³ La lune et le soleil.

en entrant dans le Vradja, reprit un vêtement simple et agreste : le guerrier vainqueur parla aux bergers avec la même tendresse qu'autrefois, observant toutes les distinctions qu'exigeaient la politesse et l'âge. Il leur adressa à tous la parole, les réjouissant de ses doux propos, et contant aux femmes de jolies histoires. Les vieux pasteurs, charmés de revoir après une longue absence leur aimable compagnon¹, lui dirent avec affection : « Bonne arrivée, vaillant héros, orgueil des Yâdavas ! Nous sommes, mon enfant, bien contents de te voir aujourd'hui, bien joyeux surtout qu'un guerrier renommé dans les trois mondes, que Râma, la terreur de ses ennemis, pense encore à venir en ces lieux. C'est vraiment un grand bonheur pour nous : ainsi que toi, tous les êtres aiment à revoir le lieu de leur naissance. Nous allons être pour les dieux un objet d'envie, nous que tu daignes visiter, nous dont tu combles les désirs. Oh ! nous connaissons vos exploits : vous avez tué les lutteurs, et terrassé Cansa. Par un trait de générosité toute particulière vous avez donné le trône à Ougraséna. Nous avons entendu parler de votre combat sur mer avec l'Océan, de la mort de Pantchadjana, de la bataille gagnée sur Djarâsandha, de la défaite des Kchatriyas au Gomanta, de la mort du roi des Daradas et de la dérouté du prince Mâgadha, de ces armes divines descendues au milieu du combat, de la mort de Srigâla à Caravîrapoura, du couronnement de son fils, de l'accueil de vos concitoyens, de votre entrée à Mathourâ, sujet d'admiration même pour les dieux. Enfin la terre est soumise, et les rois subjugués. Et nous, nous sommes, comme autrefois, heureux de ton arrivée : nous nous en réjouissons tous avec tes parents ».

Râma répondit aux bergers rassemblés autour de lui : « Non moins que les Yâdavas, vous êtes mes parents. C'est ici que s'est écoulée notre enfance, ici que nous avons connu le bonheur. Comblés de vos bienfaits, comment pourrions-nous vous oublier ? Dans vos maisons nous avons pris notre nourriture, en ces lieux nous avons gardé les vaches. Vous êtes tous nos parents, tous nous sommes unis par le cœur ». Ainsi parlait avec sincérité, au milieu du cercle des pasteurs, le héros au soc terrible, et en l'écoutant les bergères ne pouvaient cacher leur satisfaction.

Ensuite Râma entra sous les ombrages de la forêt, où l'attendait le plaisir.

Alors les bergers complaisants apportèrent à Râma la liqueur dont il avait déjà éprouvé la douceur : ces bergers étaient instruits de tout. Râma, pareil au nuage doré par les rayons du soleil, au milieu des bois, entouré de ses parents, buvait de cette boisson enivrante. On lui présentait aussi des fruits et des fleurs de la forêt, aussi variés qu'agréables, de doux parfums, des mets délicieux, des lotus à peine éclos et des bouquets odoriférants. La tête ornée de ses beaux cheveux bouclés, une de ses oreilles parée d'un riche pendant, sa large poitrine rouge de sandal et couverte d'une guirlande de fleurs, Râma brillait comme le Mandara dont le Kêlâsa relèverait l'éclat et la magnificence. La couleur de son vêtement est noire, semblable à celle de la nuée grosse d'orages : il apparaît aux yeux tel que la lune resplendissante au milieu des nuages amoncelés. A son côté pend le soc du combat, recourbé comme le corps du serpent : sa main tient sa masse brillante ; et lui, enivré par la liqueur, sent sa tête tourner, enveloppée de ténèbres, de même que dans les nuits d'hiver tourne la lune voilée par la tristesse.

Dans cet état, Râma dit à l'Yamounâ : « Noble rivière, je veux me baigner : viens vers moi, ô belle qui cours vers l'Océan ». L'Yamounâ dédaigna un ordre que Sancarchana donnait dans un moment d'ivresse, et d'ailleurs, entraînée follement par son caractère de femme, elle refusa de venir à l'endroit indiqué. Râma, échauffé par la liqueur et par la colère, prend son soc et l'enfonce dans la terre : les touffes de lotus sont coupées, et du calice des fleurs s'échappe une eau jaunie par les atomes du pollen. Par le sillon que ce soc vient de

¹ L'auteur joue ici sur le nom de *Râma*, राम.

tracer, le héros arrive sur le bord de l'Yamounâ, qu'il entraîne après lui comme une femme avec qui l'on use des droits du plus fort. La rivière, avec ses ondes jaillissantes, ses courants, ses étangs, vient en tournoyant, et suit la route ouverte par le soc. Telle qu'une femme subjuguée par la terreur, elle obéit à la crainte que lui inspire Sancharchana, cette nymphe² dont les reins sont des îles verdoyantes, et les lèvres les fruits du bimba ; qui pour les fils de sa ceinture présente l'écume de ses flots brisés contre la rive, pour ses pieds les extrémités de ses bords, pour sa couronne les tourbillons de ses vagues, pour ses seins les troupes de canards sauvages, pour ses membres ses gouffres rapides et profonds, pour sa parure les poissons effrayés, pour le coin de ses yeux les cygnes blancs, pour sa robe la poussière du câsa³, pour ses boucles de cheveux les plantes de ses rives, pour ses pas les cascades formées par ses ondes. Frappée au coin de l'oeil par un coup de soc, cette épouse de l'Océan est aussi troublée que cette femme bossue⁴ rencontrée par Crichna dans la rue royale. Elle se voit entraînée violemment avec ses eaux frémissantes hors de son ancienne route, et conduite dans le Vrindâvana. Les oiseaux aquatiques l'y accompagnent, en faisant retentir les bois de leurs cris. C'est là que l'Yamounâ, prenant une forme humaine, dit à Râma : « Grâce, seigneur ; je suis effrayée du détour que vous me faites faire. La forme que vous me donnez, le cours que vous ouvrez à mes eaux est contraire à ma nature. Fils de Rohinî, vous m'avez égarée de mon chemin, et entraînée sur un mauvais terrain : quand j'arriverai à l'Océan, que diront mes rivales fières de leur rapidité ? En me voyant venir par un long détour, elles se riront de moi au milieu de leurs flots écumants. Grâce, héros, frère aîné de Crichna ! ô le meilleur des dieux, soyez clément et généreux. Avec votre soc vous m'avez tirée jusqu'ici : mettez un terme à votre ressentiment ; je me prosterne à vos pieds. Rendez-moi la liberté de reprendre mon cours accoutumé ».

Le héros au soc guerrier, en voyant l'Yamounâ prosternée, donne à l'épouse de l'Océan une réponse où dominait encore la fierté de l'ivresse : « Belle au doux regard, je t'ai ouvert une route nouvelle avec mon soc, et je désire que cette contrée soit désormais arrosée de ton eau bienfaisante. Charmante épouse de l'Océan, telle est ma volonté. Maintenant tu peux t'en aller en paix : sois toujours heureuse. Je compte que la gloire de mon action durera autant que ce monde ». Les habitants du Vradja, témoins de la manière dont l'Yamounâ avait été amenée, applaudirent à Râma, et vinrent le saluer avec respect. Après avoir renvoyé l'Yamounâ et reçu tous les pasteurs, le héros se mit à réfléchir en lui-même, et vit qu'il était temps de retourner à Mathourâ. Il partit, et arriva bientôt au palais de son père, où était resté le vainqueur de Madhou, l'être infini descendu sur la terre. Sans quitter son costume de voyage, sans ornement et paré seulement de sa guirlande champêtre, Râma aborda Djanârddana. Celui-ci, en voyant arriver son frère, se leva aussitôt et lui offrit un siège magnifique. Râma s'assit, et Govinda lui demanda si tous les parents du Vradja étaient en bonne santé, et les vaches toujours heureuses. « Oui, Crichna, répondit Râma à son frère, la santé est à tous ceux à qui tu peux la souhaiter ». Ensuite les deux héros, en présence de Vasoudéva, commencèrent à raconter les différents traits de leur histoire, récits sacrés dont les Pourânas sont remplis.

CENT-TROISIÈME LECTURE.

VOYAGE DE CRICHNA A VIDARBHA.

² Ces idées sont déjà dans la LXVIIe lecture.

³ Voyez lect. LXVII, not. 10.

⁴ Voyez lect. LXXXIII.

Vêsampâyana dit :

Cependant des émissaires, envoyés à la découverte, arrivèrent au palais du héros qui porte le tchakra, palais semblable à celui d'un gardien du monde. D'après leurs rapports alarmants, Crichna assembla en conseil les Yâdavas les plus expérimentés. Quand ils furent tous réunis, les émissaires répétèrent les nouvelles qu'ils avaient recueillies sur les mauvaises dispositions des rois voisins. « Djanârddana, dirent-ils, il y aura bientôt un rassemblement nombreux de souverains : les rois de diverses contrées se dirigent en toute hâte vers Coundina¹ d'après les conseils du fils du prince Bhodja² qui règne en cette ville. On met en avant un prétexte apparent, on répand parmi le peuple que la célèbre Roukminî, soeur de Roukmin, va faire choix d'un époux³. Ainsi les rois les plus fameux arrivent de tout côté avec une suite considérable. Yâdavas, c'est dans trois jours que doit avoir lieu le mariage de cette princesse qui est la plus belle des trois mondes, de celle que sa parure toute brillante d'or a fait nommer Roukminî. On y verra arriver par milliers sur des éléphants, sur des chevaux ou des chars, ces grands princes qui ont l'orgueil du lion et du léopard, l'impétuosité de l'éléphant, ces princes guerriers, envieux les uns des autres. Promptement rassemblés dans l'espérance de la victoire et entourés de troupes nombreuses, ils vont venir nous assiéger : les attendrons-nous paisiblement ici, pour être hors d'état de leur résister ? Non, marchons en avant, fils d'Yadou ».

A ce discours, qui était comme un trait qu'on lui lançait au coeur, le chef des Yâdavas se mit en marche, accompagné de tous ses parents, forts, courageux et avides de combats, montés sur des chars magnifiques, superbes comme des dieux. A la tête d'une troupe nombreuse, Crichna, qui est Hari sur la terre, souriant avec majesté, brillait, son tchakra dans une main, sa massue dans l'autre. Les autres Yâdavas suivaient le fils de Vasoudéva sur des chars pareils à celui du soleil, et retentissant du bruit de leurs clochettes.

Crichna, dont la présence est toujours rassurante, dit à Ougraséna : « Roi, restez en ces lieux avec mon frère. Il est de mauvais Kchatryas, aussi habiles à faire le mal qu'à manier les armes, et qui, en notre absence, soulèveraient la populace pour piller cette ville. Ils se trouvent aujourd'hui contenus par la peur, tous ces misérables attachés à la fortune de Djarâsandha ; et cependant ils sont ici aussi heureux que les immortels dans le séjour des dieux ». A ce discours, le glorieux prince Bhodja dit à Crichna d'un ton affectueux, et doux comme l'ambrosie :

« Crichna, héros magnanime et bienfaiteur des Yâdavas, daigne écouter ce que je veux te dire aujourd'hui. Puissant vainqueur, sans toi nous ne pouvons compter sur le bonheur, ni dans cette ville, ni dans toute la province : loin de toi, nous ressemblons aux habitantes du gynécée privées de leur seigneur. Commandés par toi et placés sous l'abri de ton bras, nous ne craignons aucun de ces princes, seraient-ils même secondés par Indra. O toi qui fais notre orgueil et notre force, en quelque lieu que tu ailles pour chercher la victoire, nous te suivrons avec confiance ». Le fils de Dévakî accueillit en souriant le discours du roi : « J'accomplirai, lui dit-il, tout ce que vous pouvez souhaiter ».

¹ Le nom de Coundina se retrouve dans le mot moderne Gondavir. Les poètes confondent cette ville avec Vidarbhâ, qui doit cependant en être distinguée, comme nous le verrons plus loin. Vidarbhâ avait été la résidence de Vidarbha, aïeul de Bhîchmaca, qui fonda lui-même Coundina, sans doute à peu de distance, et laissa aux princes Kôsica et Cratha cette capitale qu'il venait de quitter. Voyez, pour la généalogie de ces princes, la lecture XXXVI et la lecture CXV.

² Nous avons vu que le mot Bhodja est un nom de famille : on l'applique ici à Bhîchmaca, et un peu plus bas à Ougraséna.

³ C'est la traduction du mot स्वयम्वर, *swayamvara*, lequel prouve que le choix des princesses à cette époque était libre : c'est ce que l'on vit dans l'épisode de Nala. Damayantî y touche le vêtement du prince qu'elle choisit, et place sur ses épaules une guirlande. Voyez les lois de Manou, lect. IX, sl. 90 et 91.

Il dit, et son char l'emporta rapidement. Crichna arriva au pays de Bhîchmaca au moment où le soleil rougissait l'horizon. Comme on le lui avait dit, les rois se réunissaient et formaient une espèce de camp, et la terre paraissait couverte de leurs tentes. En voyant de loin le théâtre où se développaient déjà leurs intentions guerrières, le héros fut enflammé de courroux ; et pour leur imposer par sa splendeur même, il appela dans sa pensée l'antique et puissant fils de Vinatâ. Aussitôt Garouda répondit à cet appel : sous une forme invisible il arriva près de Késava. Cependant le vent de ses ailes avait agité l'air si violemment, que tous les mortels tremblants s'étaient jetés par terre, et dans cette posture se roulaient comme les reptiles. Crichna était resté tel qu'un roc immobile devant ces hommes prosternés, et avait reconnu au seul vent de ses ailes le roi des oiseaux. En effet il l'aperçoit bientôt à ses côtés, ce Garouda, orné d'une guirlande divine, ébranlant la terre qui frémit sous l'air battu vivement par les deux armes terribles attachées sur son dos et qui s'agitent comme deux serpents, ce Garouda, qui vient appuyer sa tête respectueuse sur la main de Vichnou, qui foule de ses pieds le grand serpent jaune, qui, couvert de plumes dorées, ressemble à une montagne riche en métaux, ce Garouda qui jadis a ravi l'ambrosie⁴, qui est l'ennemi mortel des serpents, la terreur des Dêtyas, l'étendard et la monture de Vichnou. Le vainqueur de Madhou, voyant près de lui cet être merveilleux, ce compagnon ailé, qui partage ses dangers et lui sert de drapeau, témoigne sa joie, et dit d'une voix forte : « Bonne arrivée, noble oiseau, exterminateur des Asouras, enfant de Vinatâ ! Salut, ami de Késava ! O toi dont les ailes me servent de char, dirige-toi vers la demeure de Kêsica. Je m'y rends aujourd'hui ; nous irons voir ensuite la cérémonie du mariage, et cet immense rassemblement de princes illustres qui arrivent sur des éléphants, des chevaux et des chars ».

Ainsi parla le grand Crichna au vaillant fils de Vinatâ, son fidèle compagnon ; et bientôt après il arriva avec les guerriers Yâdavas à la ville du généreux Kêsica. En apprenant que Crichna, le fils de Dévakî, était à Vidarbhâ⁵, tous les Kchatryas, forts sous les armes et puissants par leurs soldats, accoururent près de lui, témoignant la plus haute satisfaction. En même temps le prince Kêsica, l'âme véritablement contente, s'appêtait à remplir envers Crichna les devoirs de la politesse. Il lui offrit les présents de l'argha⁶, et l'eau de l'âtchamana⁷. Après lui avoir rendu ces honneurs accoutumés, il l'introduisit dans un quartier particulier appelé swapoura, où il lui assigna un palais digne des dieux. L'auguste Crichna y fut reçu avec sa suite, comme Siva l'est sur le Kêlâsa⁸, et l'on fournit avec magnificence au jeune frère de Vâsava⁹, des mets, des boissons, des bijoux, tout ce qu'il pouvait désirer. Crichna accepta avec plaisir l'hospitalité qui lui était offerte et les marques de respect que lui prodiguait Kêsica d'un cœur si généreux.

⁴ Voyez lect. XLIV, note 26.

⁵ Voyez plus haut la note 2. C'était le nom d'une province et d'une ville dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Bêrar propre. Cependant on croit reconnaître ce nom dans celui d'un district voisin, appelé *Bêder*. Des traditions locales assurent même que la ville nommée *Beder* est l'ancienne Vidarbhâ ou Vidarbhanagara.

⁶ Voyez lect. XIV, note 21.

⁷ Cérémonie qui consiste à prendre dans le creux de sa main de l'eau dont on se rince la bouche et que l'on rejette aussitôt.

⁸ Montagne située dans la chaîne de l'Himâlaya, où les poètes mettent le séjour de Couvéra et celui de Siva.

⁹ Surnom du dieu Indra, qui est en même temps, comme nous l'avons vu, lect. III et lect. IX, un des douze Âdityas, et en cette qualité frère de Vichnou, lequel est Crichna.

CENT-QUATRIÈME LECTURE. CONSEIL DES ROIS.

Vêsampâyana dit :

Tous les princes, en voyant Crichna arriver avec le fils de Vinatâ, commencèrent à réfléchir. Ces rois, terribles sur le champ de bataille et prudents au conseil, instruits dans l'art de la politique, s'assemblèrent pour délibérer dans la salle de Bhîchmaca, superbe et toute brillante d'or ; ils se placèrent sur des sièges ornés de riches peintures et couverts d'étoffes précieuses : à les voir, on aurait dit une assemblée de dieux. Alors le noble et puissant Djarâsandha prit la parole, et leur parla avec la majesté d'Indra s'adressant aux immortels.

« Écoutez, dit-il, princes, et vous, sage Bhîchmaca, les discours que m'inspire la prudence. Le fameux Crichna, fils de Vasoudéva, arrive à Coundina avec le fils de Vinatâ. Fort et puissant, il est entouré des Yâdavas, et sans doute il a le projet de briguer la main de la jeune princesse. Vaillants monarques, faites aujourd'hui ce que vous conseillent votre honneur et votre politique ; examinez le fort et le faible de votre position. Vous savez ce que les deux fils de Vasoudéva, à pied et sans l'assistance de Garouda, ont fait au mont Gomanta. Quel désastre n'avons-nous pas essuyé ! Aujourd'hui que Crichna est secondé des Vrichnis, des Yâdavas, des Bhodjas et des Andhacas, quelle sera sa force dans le combat ? Lorsque Vichnou, monté sur Garouda, vient disputer la main d'une princesse, Indra lui-même avec les dieux serait-il en état de lutter contre lui ?¹ On raconte que jadis, quand la terre, couverte d'une mer universelle, était plongée dans le Pâtâla, le puissant Vichnou la releva et prit en cette circonstance la forme d'un sanglier, que le monde révère comme le premier des êtres. Le roi des Dêtyas, Hiranyâkcha, périt sous les coups de ce sanglier². Hiranyacasipou, célèbre par son immense pouvoir, ne devait mourir de la main d'aucun ennemi, quel qu'il fût, dieu, Dêtya, Richi, Gandharva, Kinnara, Yakcha, Râkchasa ou serpent, ni dans l'air ou sur la terre, ni dans l'intervalle du jour ou de la nuit, ni par l'influence d'un élément sec ou humide ; ce roi des Dêtyas, que rien dans les trois mondes ne pouvait faire mourir, fut cependant vaincu et tué par Vichnou sous la forme de l'homme-lion. Il y eut un fils de Casyapa, nommé Bali : Vichnou, frère des Âdityas et prince des Souras, prenant l'extérieur d'un nain, lia ce prince par son propre serment. Fidèle à sa promesse pieuse, Bali fut envoyé dans le Pâtâla. Le fils de Critavîrya était célèbre par sa force et par les mille bras qu'il avait obtenus de la faveur de Datta, fils d'Atri : Vichnou naquit dans la personne du guerrier Râma, fils de Djamadagni et de Rénoucâ, qui par la force de sa hache, terrible comme la foudre, devint le maître des sept dwîpas³ : c'était à l'époque du sandhi des deux âges Trétâ et Dwâpara⁴. Malgré sa force, le descendant d'Héhaya fut tué par Vichnou. C'est encore Vichnou qui fut Râma, fils de Dasaratha, de la race d'Ikchwâcou, et qui mit à mort Râvana, héros vainqueur des trois mondes. C'est lui qui dans l'âge Crita, au moment du combat de Târacâ⁵, fort de ses huit bras et monté sur Garouda, défit les Asouras fiers de la faveur de Brahmâ, et tua de son disque armé de mille rayons Câlânemi, le roi des Dêtyas et la terreur des dieux. C'est

¹ On fait ici allusion aux différents avatares de Vichnou, dont il a déjà été question dans la XLIIe lecture.

² L'avatare, nommé *varâha*, sera dans la suite raconté avec de grands détails.

³ Par ce mot *dwîpas* on entend les divisions de la terre, qui sont le Djambou, ou pays de l'Inde, le Cousa, le Plakcha, le Sâlmali, le Crôntcha, le Sâca et le Pouchcara. Voyez Rech. asiat. vol. VIII, pag. 283.

⁴ Voyez la VIIIe lecture.

⁵ Voyez lect. XLII et suiv.

toujours lui qui, puissant par sa dévotion (yoga)⁶, et prenant toute espèce de formes, a donné la mort à tous ces Asouras que le temps enfante⁷. Sous l'apparence d'un enfant il a tué ces robustes Dêtyas, habitants des bois, Pralamba, Arichta, Dhénouca, et sous l'habit d'un pasteur, devenu Késava, fils de Dévakî, il a, comme en se jouant, ôté la vie à Poûtânâ, à Késin, aux deux Ardjounas⁸, à l'éléphant Couvalayâpîda, à Tchânoûra, à Mouchtica, et enfin au formidable Cansa, entouré de ses satellites.

Je vous ai rappelé ces anciennes et diverses métamorphoses de Vichnou, qui trompait ainsi les regards par sa divine magie. Je ferai plus, et dans votre intérêt j'ajouterai que je regarde ce Crichna comme étant Vichnou lui-même, le premier des dieux, l'ennemi mortel des Asouras, Nârâyana, source antique de ce monde, esprit fécondant, immuable, créateur de tous les êtres, à la fois matériel et immatériel, immortel, invincible, adoré de tous les mondes, sans commencement, sans milieu et sans fin, sujet aux changements et cependant inaltérable, éternel, existant par lui-même, n'ayant point connu de naissance, inébranlable, mystère impénétrable pour tous les êtres animés et inanimés, roi des trois mondes qu'il parcourut en trois pas, exterminateur des ennemis du maître des dieux. Telle est ma foi, c'est Vichnou qui est né à Mathourâ, membre d'une famille illustre et féconde en souverains puissants. Et de quel autre mortel Garouda voudrait-il être la monture ? Quand Djanârddana, dans toute sa magnificence, se présente avec Garouda pour demander une épouse, qui osera se déclarer son rival ? Oui, c'est Vichnou lui-même qui arrive pour fixer sur lui le choix de la princesse. C'est un malheur sans doute que la présence de Vichnou en ces lieux. Avisez promptement aux mesures que vous voulez prendre ».

Ainsi parla le roi de Magadha ; le prudent Sounîtha⁹ prit la parole après lui.

« Le grand roi de Magadha vient de vous rappeler à propos l'issue terrible du combat de Gomanta, dans lequel, à la vue des hommes et des dieux, Râma et Crichna ont consumé par les feux de leur tchacra et de leur soc une armée immense où se pressaient tant d'éléphants, de chevaux, de chars et de fantassins, où brillaient tant de drapeaux. Il avoue franchement, au souvenir de cette horrible affaire, qu'il était loin de prévoir un semblable résultat. En effet sous les coups inévitables de deux guerriers, Bala et Késava, votre armée a éprouvé une perte affreuse. Aujourd'hui, voilà que Garouda survient ; et, vous l'avez vu, sous le vent seul de ses ailes rapides les habitants de l'air sont tombés, les mers ont frémi, les montagnes et la terre ont tremblé : nous-mêmes, effrayés, ne savions quel prodige menaçait le monde. Que Késava, dans le combat, le prenne pour monture, nos forces seraient-elles en état de lui résister ? Cette cérémonie de l'élection d'un époux, quand les concurrents sont des hommes de mérite, est ordinairement pour les rois une grande fête : c'est le triomphe de la gloire et de la vertu. Aussi les maîtres de la terre sont-ils accourus dans la ville de Coundina ; mais je crains bien que tous ces nobles héros n'en viennent bientôt aux mains. Quel que soit celui que la princesse choisisse de tous ces rois, qui pourra soutenir la force des bras de Crichna ? Au milieu des fêtes d'un mariage on a vu plus d'un triste exemple de ce genre. Enfin Crichna et nous-mêmes, nous venons ici pour le même objet. Je pense, comme le roi de Magadha, c'est un malheur que Crichna et les autres princes se rencontrent à Coundina pour briguer la main de la même princesse ».

⁶ De là vient le surnom *Sadâyogin*, donné à Vichnou et à Crichna.

⁷ प्राप्तकालजाः, *prâptacâladjâh*. Ces Asouras naissent à mesure que leur temps arrive.

⁸ Voyez pour ces différents noms l'histoire de Crichna, depuis la lecture LXII La légende des deux Ardjounas est dans la LXIIIe. On regarde quelquefois ces deux arbres comme deux Asouras ainsi déguisés.

⁹ Nous verrons dans la CXVe lecture que le mot *Sounîtha* doit être un surnom du prince Sisoupila.

CENT-CINQUIÈME LECTURE. SUITE : CONSEIL DES ROIS.

Vêsampâyana dit :

Après ce discours du grand Sounîtha, le vaillant prince de Cârôûcha, Dantavakra, prit aussi la parole.

« Rois, les discours que vous ont tenus avant moi le souverain de Magadha et Sounîtha sont, à mon avis, remplis de convenance. Mes paroles seront exemptes d'inimitié, d'orgueil et d'ambition. De ma bouche ne couleront pas ces flots d'éloquence puisés à la source de nos livres de morale et de politique : la discussion est une mer immense où je n'ai garde de m'engager devant vous : je ne vous dirai que quelques mots pour rappeler le passé à votre souvenir.

Le fils de Vasoudéva arrive en ces lieux ; princes, qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'il fasse ce que nous avons tous fait ? Est-ce un bien, est-ce un mal que nous soyons venus en même temps que lui pour obtenir la main de la princesse ? Ce sera sans doute un mal, si vous voulez renouveler ici la scène que nous avons jouée ensemble au siège de Gomanta. Quoi ! deux hommes, par suite des craintes insensées de Cansa, excité par le discours d'un Dévarchi¹, vivaient relégués à la campagne, dans les environs du Vrindâvana : on les fait venir dans le dessein de les livrer à la mort, on excite contre eux un éléphant ; ils tuent cet animal, pénètrent dans le théâtre, et tandis qu'ils n'ont d'autre appui que leur propre force, le roi de Mathourâ, avec sa suite, est frappé et tombe expirant sur la poussière. Quel mal cela nous faisait-il, pour que, rassemblant nos forces, nous vinssions tous les assiéger ? En voyant la force de nos troupes, Râma et Késava effrayés abandonnent et leur ville et leur armée, et se retirent sur le Gomanta. Nous les y suivons pour en finir avec ces ennemis par la force des armes, et nous sommes vaincus par deux enfants. En vain nous avons mis en bataille nos chars, nos chevaux, nos fantassins, nos éléphants ; en vain nous avons cerné la montagne ; en vain nous avons allumé un feu tel que des pénitents² même devaient mourir en passant par les flammes de cet incendie. Valeureux Kchatriyas, nous avons dit : Ils sont à nous ! Pressons, attaquons Djanârddana ; en quelque lieu qu'il soit, il nous faut le combattre. Je dis maintenant : Luttons avec Crichna, mais que ce soit de politesse et d'égards. Le voilà qui vient à Coundina³ sans intention hostile. Quel est celui qu'il attaque en demandant la main d'une princesse ?

Que sera-ce donc, si nous pensons que ce n'est pas un homme ordinaire, mais le premier des êtres dans ce monde mortel, et dans le monde divin le maître même des dieux, l'être par excellence, le créateur des dieux, de la nature entière, le roi des hommes ? Dans un dieu il n'existe ni vaine présomption, ni jalousie, ni cupidité. Crichna n'est ni barbare, ni insensible : il se plaît à soulager les maux de ses amis. Sous une forme empruntée, c'est Vichnou, le dieu souverain, le dieu des dieux, arrivant ici avec Garouda.

Crichna ne vient pas, accompagné d'une armée et menaçant tous ses ennemis. Remarquez-le bien, c'est Hari qui se présente en ami, suivi des Yâdavas, des Bhodjas, des Vrichnis et des Andhacas. Rois, offrons-lui les présents de l'argha et l'eau de l'âtchamana ; accueillons avec hospitalité le généreux Késava. Que la concorde et la paix règnent entre lui et nous, et vivons désormais exempts de crainte et d'inquiétude."

¹ Voyez lect. LVI.

² Les pénitents, par dévotion, s'exposent à la chaleur de quatre feux et aux rayons du soleil. Voyez les lois de Manou, lect. VI, sl. 23.

³ Le texte par abréviation porte *Coundî-poura*. Dans la lect. suivante on trouve *Coundî-nagara*.

Après avoir écouté ce discours du sage Dantavakra, l'éloquent Sâlwa dit aux princes assemblés :

« D'où vient donc cette crainte que vous avez de Crichna ? Frappés de terreur, nous posons tous les armes pour faire alliance avec lui. Que signifie cet éloge pompeux qu'on lui décerne et par lequel on nous rabaisse nous-mêmes ? Ce n'est pas ainsi que j'entends le devoir du Kchatriya. Illustres rejetons de races royales, comment les orateurs que nous avons entendus montrent-ils tant de faiblesse dans leurs discours ? Pour moi, je sais que Crichna est le premier des dieux, le maître des immortels, le même que Nârâyana, l'éternel Vêcountha, l'invincible, le souverain des êtres animés et inanimés, Hari, objet des hommages du monde, Vichnou enfin né dans le sein de Dévakî pour détruire le roi Cansa, pour délivrer la terre du poids qui la surcharge, pour nous perdre nous-mêmes et sauver le monde. Oui, je sais que Crichna est un avatare de Vichnou ; que, dans nos luttes inégales avec lui, nous serons consumés par le feu de son tchakra, et que nous descendrons dans la demeure d'Yama. Mais, roi des rois, je sais aussi que nous mourrons dans notre temps. Jusque-là nous sommes assurés contre le trépas ; c'est seulement quand l'heure est venue que nous cessons de vivre. Forts de cette certitude, nous ne devons rien craindre. Ce divin Vichnou lui-même, soumis à la fatalité, vient dans le temps, quand il voit le refroidissement de la pénitence et de la piété, donner la mort aux Dêtyas : il connaît les mérites de chacun ; il a bien su que le grand Bali, fils de Virochana, ne pouvait point périr, et ce dieu des dieux l'a établi dans le Pâtâla. Il en fut de même des autres aventures de Vichnou. Ainsi votre délibération pour savoir s'il faut combattre est intempestive. Crichna ne vient point ici avec des intentions ennemies. Quel que soit l'objet du choix de la princesse, est-ce pour des rois un motif de guerre ? Faisons-lui amitié, c'est mon avis, mais sans bassesse ».

Ainsi parlaient les rois éclairés par la sagesse. Cependant Bhîchmaca ne disait rien, pensant à son fils, fier, courageux, protégé par l'arme divine du petit-fils de Bhrigou⁴, et poussant dans les combats un char toujours brûlant. A la fin il se décida à parler.

« Mon fils, dit-il, orgueilleux de sa valeur, ne peut souffrir Crichna : et dans sa téméraire présomption il ne craint personne sur les champs de bataille. Il voudra sans doute essayer ses forces contre Crichna : le combat s'engagera entre ces nobles héros. Certes, mon fils se perdra par sa haine et son orgueil : je ne vois pas de quelle manière il pourra échapper à la colère de Késava. Comment puis-je supporter l'idée qu'à cause de ma fille je laisserai mon fils (un fils n'est-il pas le plus grand bonheur d'un père ?) faire la guerre à Crichna ? Que Roukmin⁵, emporté par l'ivresse de son fol orgueil, refuse d'avoir pour beau-frère le grand dieu Nârâyana, et qu'il tente la fortune des combats, certes il sera bientôt réduit en cendres, comme un monceau de coton est consumé par le feu. Le roi de Caravîrapoura, le brave Srigâla, habile dans les différents genres de combats, a été en un moment anéanti par le puissant Késava. Lorsqu'il habitait encore le Vrindâvana, ce robuste Késava a soutenu, d'une seule main, une montagne pendant sept jours⁶ ; et je frémis au seul souvenir de ce merveilleux exploit. Indra lui-même, le vainqueur de Vritra et l'époux de Satchî, est venu avec les dieux donner à Crichna le baptême divin, et l'a nommé Oupendra. Quand je me rappelle comment ce fils de Vasoudéva a dompté dans le lac de l'Yamounâ le serpent Câliya⁷, au poison dévorant, terrible et pareil au Temps meurtrier ;

⁴ On désigne par ces mots Parasourâma, qui avait donné à Roukmin une arme divine.

⁵ On l'appelle dans le texte Roukmina.

⁶ Voyez lect. LXXIV.

⁷ Voyez lect. LXVIII.

comment il a tué le Dânavâ Késin⁸, cheval vigoureux que les dieux eux-mêmes n'auraient osé attaquer ; comment, après avoir mis à mort le Dêtya Pantchadjana⁹, il retira de la demeure d'Yama le fils de Sândîpani, qui depuis longtemps avait péri dans les flots de la mer ; comment enfin les deux frères, à Gomanta, soutinrent seuls, contre une multitude immense, un combat effrayant où furent renversés et confondus les uns sur les autres les éléphants, les chars et leurs conducteurs, les chevaux, les cavaliers et les fantassins, carnage horrible, tel que n'en auraient jamais exécuté les Dévas, les Asouras, les Gandharvas, les Yakchas, les serpents, les Râkchasas, les Nâgas¹⁰, les rois Dêtyas, les Pisâtchas et les Gouhyacas ; quand, dis-je, je me rappelle tous ces événements, je sens que mon âme s'anéantit. Je n'ai jamais vu, jamais je n'ai entendu citer un mortel semblable au fils de Vasoudéva, qui est en effet le premier des dieux. Le grand roi Dantavakra a eu raison de dire que le meilleur parti à prendre est de se faire un ami de ce héros ».

Ainsi après avoir bien examiné le fort et le faible de sa position, Bhîchmaca se décida à se mettre en route dès son réveil, pour aller rendre ses hommages à Crichna, accompagné de tous les princes attachés aux devoirs de la politesse, et des Soûtas, des Mâgadhas¹¹ et des hérauts (vandins)¹², gens habiles à tourner les compliments. Cependant les rois, au point du jour¹³, après s'être acquittés des devoirs pieux commandés pour le matin, s'étaient retirés dans leurs chambres de repos : alors les émissaires qu'ils avaient envoyés à Vidarbhâ vinrent leur apprendre à chacun en secret que Crichna allait y recevoir le baptême royal. A cette nouvelle, les uns furent satisfaits, les autres fâchés, quelques-uns restèrent indifférents ; et cette armée, formée d'éléphants, de chars et de chevaux, et divisée en trois partis, se trouva agitée comme l'océan, en apprenant cet incident. Le bon roi Bhîchmaca voyant ces dissentiments, et l'incompréhensible opposition de son propre fils, réfléchissait en son âme inquiète à ces circonstances alarmantes. Il se rendit au lieu où les princes étaient campés, pour les avertir et les presser. En ce moment des messagers, envoyés par Kêsica, entrèrent dans l'assemblée, élevant une lettre au-dessus de leur tête.

CENT-SIXIÈME LECTURE.

SACRE DE CRICHNA.

Djanamédjaya dit :

Après la mort du formidable Cansa, de cet ennemi que les dieux n'auraient pu vaincre, Crichna avait refusé le trône et le baptême royal. Pour quelle raison se laisse-t-il sacrer maintenant ? Comment, venant à Coundina pour briguer la main de la princesse, pardonna-t-il l'injure qu'on lui faisait en lui disputant les honneurs de l'hospitalité ? Pour

⁸ Voyez lect. LXXX.

⁹ Voyez lect. LXXXIX.

¹⁰ Mot synonyme de serpents.

¹¹ Voyez lect. V.

¹² Le *vandin* est un barde chargé de chanter les louanges des grands.

¹³ Les lois de Manou, lect. VII, sl. 223, disent que c'est le soir que le roi doit entendre le rapport de ses espions. J'aurais bien à la rigueur traduit dans ce sens les mots प्रहातायां रजन्यां, *prabâtâyâm radjanyâm*, si le mot पूर्वङ्गिककृत्याः, *pûrrvângicacriyâh* pouvait se rapporter à des cérémonies qui eussent lieu le soir.

quel motif le puissant fils de Vinatâ dut-il consentir à supporter cet affront ? Saint Brahmane, j'ai le plus vif désir d'entendre ton récit.

Vêsampâyana reprit :

A l'arrivée de Crichna et du fils de Vinatâ dans Vidarbhâ, Kêsica et Cratha son frère firent ces réflexions : « La vue de ce saint et miraculeux personnage doit être pour nous une source de pureté, et contribuer à effacer nos péchés, si nous l'accueillons avec honneur. Et quel autre, dans les trois mondes, est plus digne d'être honoré que Crichna à l'oeil de lotus, que Djanârddana, le dieu des dieux ? Que pouvons-nous donner à cet hôte illustre qui soit digne de lui, et qui prouve tout notre dévouement ? » Cratha et Kêsica s'étaient communiqué ces réflexions, et ils se présentèrent devant Kêsava pour lui donner leur royaume. Ces deux rois de Vidarbhâ arrivèrent devant Hari, et dirent au dieu en baissant la tête devant lui : « Aujourd'hui le bonheur de notre naissance est complet, notre gloire parfaite, et nos pères bienheureux, puisqu'un dieu tel que toi daigne visiter notre demeure. Tout ce qui nous appartient, notre tchâmara, notre éventail, notre parasol, notre étendard¹, notre trône, notre armée, nos trésors, notre ville, tout est à toi. Tu as déjà été sacré Oupendra par le roi des dieux, et nous, seigneur, nous voulons te sacrer roi de nos états. Ce que nous faisons devrait être fait par bien d'autres princes, et par Djarâsandha lui-même, ce puissant roi de Magadha, ton ennemi. Quand on parle de toi, on finit toujours en disant : Il est le protecteur des rois, et il n'a point de trône, il n'a point de capitale. Comment ce fils de Dévakî peut-il siéger dans le conseil des rois ? Crichna est plein de courage et de force, sa gloire éblouit les regards ; mais il ne peut venir disputer avec les autres la main de la princesse : au milieu de ces princes assis sur leurs trônes, comment, avec toute sa gloire, paraîtra-t-il sur un siège humble et vulgaire ? Ce sont là des discours que le roi Bhîchmaca a entendus comme nous : nous avons avisé ensemble aux moyens de prévenir une funeste collision, et pour te recevoir nous avons préparé cette demeure. Oui, tu es le premier des dieux, l'objet de l'adoration de tous les mondes. Sois aussi dans ce monde mortel le souverain des rois, et que dans leurs assemblées tu n'aies pas à rougir de ton siège. Exerce dans Vidarbhâ ton premier acte de souveraineté, et apparais demain matin sur ton trône resplendissant. Tu vas aujourd'hui, en parfumant ton corps² suivant les rites prescrits, te disposer à cette cérémonie ; pour moi, je transmettrai aux rois l'ordre émané d'Indra³ ». Après ce discours, Kêsica salua Crichna avec les signes d'un profond respect. Ensuite il écrivit une lettre où il développait les intentions du dieu du tonnerre énoncées par un de ses messagers célestes, et il envoya cette dépêche à l'assemblée des rois.

Dépêche de Kêsica.

« Vous savez tous, ô rois, que Hari est arrivé avec le fils de Vinatâ dans la ville de Vidarbhâ, et qu'il y a reçu l'hospitalité. Pour honorer d'une manière convenable le roi de la terre, mon frère et moi nous avons donné notre propre royaume au fils de Vasoudéva : nous l'avons invité à s'asseoir sur notre trône. Alors un être invisible, envoyé d'Indra, a fait du ciel entendre ces paroles : Roi des hommes, ce n'est pas ton trône qui convient à ce

¹ Ce sont là les quatre attributs de la dignité royale.

² Cette cérémonie s'appelle Adhivâsa ou Adhivêsana. Quand on consacre une idole, on pratique aussi l'Adhivâsa : on prend le riz, les fruits et les autres offrandes pour en toucher le vase d'eau sacrée, puis le front de l'idole en prononçant certains mantras. L'Adhivâsa est la cérémonie par laquelle on invite une divinité à venir habiter une idole. Ward, t. II, p. 88 et 234.

³ Voyez plus bas pour cette circonstance inattendue. Les particularités de ce récit sont présentées sans ordre. Nous apprenons ici qu'Indra a parlé, et c'est plus bas qu'on nous dira à quel moment : nous saurons aussi alors que Crichna a reçu un trône divin. Ces deux circonstances devraient être mentionnées ailleurs que dans la dépêche de Kêsica, qui va suivre.

héros. En voici un que lui envoie le souverain des dieux : il est fait de la main divine de Viswacarman, tout brillant d'or et de pierres précieuses, et orné de l'effigie du lion. Que placé sur ce trône, le maître des dieux, objet des adorations de tous les êtres animés et inanimés, soit sacré roi des rois par tous les princes. Il ne se rend à Coundina que pour demander la main de la princesse, cependant celui qui ne viendra pas lui rendre hommage encourra son indignation. Voici les huit Nidhis⁴, génies immortels de la cour du roi des rois, du grand dieu des richesses ; ils viennent chacun avec un vase divin qui contient de l'or, des pierreries, des bijoux précieux, assister, au milieu des princes, au sacre du souverain des rois. Tel est l'ordre que donne Indra aux maîtres des hommes ; qu'ils soient tous par une lettre invités au sacre de Késava. Après ces paroles, l'envoyé céleste se tut, laissant le trône de Crichna étincelant comme un soleil. Ainsi je me permettrai de vous donner un avis, rois maintenant assemblés : d'un côté il est dangereux pour vous de ne pas vous conformer à l'ordre d'Indra ; de l'autre il vous est donné de voir le spectacle le plus admirable qu'on puisse avoir sur la terre, Indra, accompagné des Nidhis, descendant lui-même du ciel pour assister au sacre de Crichna. La vue seule de ce héros est capable d'effacer nos péchés. O rois, venez donc pour le baptême de Crichna, qui est Vichnou, le dieu des dieux ; vous n'avez rien à craindre : mon frère et moi, nous avons disposé Djanârddana en votre faveur. Hari n'est point votre ennemi ; nous avons reconnu qu'il est aussi bon qu'il est saint. Il n'a dans son cœur aucune inimitié, même contre le roi de Magadha. Voyez maintenant ce que vous avez à faire ».

Vêsampâyana continua :

Les princes, redoutant la malédiction d'Indra, venaient d'acquiescer à l'invitation de Kêsica. Alors du sein d'un nuage épais, dont le ciel était tout couvert, ils entendirent aussi une voix qui s'adressait à eux : c'était Tchitrângada⁵, qui, au nom d'Indra, venait leur parler en restant invisible. « Indra, leur dit-il, maître des trois mondes, vous fait savoir pour le bonheur des créatures, comme pour votre propre avantage, que vous ne devez pas être les ennemis de Crichna : vivez en paix avec lui, chacun dans votre propre royaume. Crichna peut relever ses ennemis abattus, et devenir pour ses adversaires un feu destructeur. Renoncez à vos ressentiments, et formez avec lui des liens d'amitié ; les rois sont les dieux des mortels ; mais les Souras sont les dieux des rois ; Indra est le dieu des Souras, mais Djanârddana est le dieu d'Indra. C'est Vichnou, dieu souverain, dieu des dieux, qui est Késava, né dans ce monde mortel sous la forme d'un homme. Personne dans les trois mondes ne peut le vaincre, ni parmi les hommes, ni parmi les Dévas ou les Dânavas, pas même le dieu qui porte le trident⁶, accompagné de Cârtikéya. Votre premier soin doit donc être de procéder avec les Souras au baptême royal du grand Késava, qui est le souverain des dieux et l'objet des hommages de tous les mondes. Ce n'est pas moi, Vâsava⁷, qui présiderai à cette cérémonie : ce ne sont point les insignes de roi des dieux, mais ceux de roi des rois qu'il va recevoir aujourd'hui. Allez à Vidarbha rejoindre Cratha et Kêsica, et accomplissez les cérémonies que prescrit l'usage. J'ai pensé qu'il fallait songer à maintenir entre vous la paix et la concorde, et je suis venu pour vous donner des conseils. Déjà, par les soins de Cratha et de Kêsica, Crichna a rempli à Vidarbha la

⁴ Les poètes personnifient les trésors du dieu Couvéra, et en font huit génies, appelés Nidhis. M. Wilson en reconnaît neuf, et les nomme *Padma*, *Mahâpadma*, *Sankha*, *Macara*, *Catchtchapa*, *Moucounda*, *Nanda*, *Nila* et *Kharba*. Mon auteur ne met que huit Nidhis, et il semble que la forme qu'il leur donne est celle même du vase qui contient la richesse particulière dont chacun est gardien. Voyez la note 6 de la lecture XLVI.

⁵ Tchitrângada, lect. XVIII, est fils de Santanou et de Satyavatî. Il fut tué par un Gandharva, et attaché à la cour d'Indra.

⁶ Siva porte un trident, appelé *soûla*. Cârtikéya est son fils, que l'on honorait comme dieu de la guerre

⁷ Nom d'Indra.

cérémonie de l'adhivâsana⁸. Allez en grande pompe, ô princes, le sacrer roi des rois, et lui offrir avec respect les présents accoutumés : vous reviendrez ensuite en ces lieux pour le mariage de la princesse. Cependant, pour que votre camp ne demeure pas sans chefs, que quatre d'entre vous restent en ces lieux ; savoir, Djarâsandha, Sounîtha, le vaillant Roukmin, et Sâlwa, prince de Sôbha ».

Après avoir entendu l'ordre d'Indra exprimé par Tchitrângada, ces princes se préparèrent à partir pour Vidarbhâ : le sage Djarâsandha lui-même fit une proclamation pour les y engager. Bhîchmaca se mit à leur tête ; et tous ils arrivèrent avec empressement, environnés de leur cortège nombreux, au palais de Kêsica où se trouvait le grand Crichna. Cependant apparaissait au loin l'assemblée des dieux qui venaient assister au sacre : scène brillante où flottaient des drapeaux, des étendards, des guirlandes ; où les reflets de la pierre précieuse se confondaient avec les couleurs éclatantes des étoffes et des diverses parures, avec les teintes variées des couronnes de fleurs ; où s'exhalait des parfums délicieux ; où des chars aériens soutenaient des personnages environnés de gloire. Ça et là on voyait danser des troupes d'Apsarâs et de Vidyâdharas ; les Gandharvas, les Mounis et les Kinnaras, au milieu des airs, chantaient les louanges du maître des dieux ; les Siddhas et les Richis faisaient entendre leur voix pieuse, et les tambours célestes retentissaient d'eux-mêmes. De tout côté ces êtres divins inondaient l'atmosphère de ces doux parfums puisés à cinq⁹ sources diverses. L'époux de Satchî lui-même se montre au milieu de ces pompes, monté sur un char magnifique. Les huit¹⁰ gardiens du monde, de la région qui leur est assignée, prennent part à ces concerts et à ces danses.

Les rois de la terre, en entendant ces accents harmonieux, ouvrent les yeux d'étonnement, et se dirigent vers la salle d'audience. Kêsica, plein de force et de gloire, va au devant d'eux, les honore suivant l'usage et les introduit. Le divin Hari, apprenant l'arrivée des princes, se présente à eux. A la vue de celui qui est la source de tout bonheur, les urnes célestes des Nidhis, couvertes d'un voile¹¹, s'épanchent, et, comme les nuages qui versent une eau féconde, elles répandent, pour le sacre du roi des rois, une pluie d'or, de pierres précieuses, de fleurs et de parfums. Suivant les rites antiques Djanârddana fut sacré, éblouissant les yeux des rois par une parure brillante, des vêtements magnifiques et une guirlande toute divine. Après avoir salué l'assemblée selon l'usage, il alla prendre place sur son trône. Le ciel était couronné de la foule des dieux présents à la fête ; près de lui se trouvaient rangés les Yâdavas et les deux princes de Vidarbhâ. Le puissant fils de Vinatâ, sous la forme d'un beau jeune homme, était assis à sa droite ; Cratha et Kêsica à sa gauche étaient placés sur leur propre trône d'après la volonté expresse et généreuse du dieu. Du même côté apparaissaient les chefs Vrichnis et Andhacas, parmi lesquels on distinguait Sâtyaki¹². Quand Crichna, pareil à Indra au milieu des dieux, se fut assis sur son trône divin, étincelant comme le soleil et couvert d'étoffes précieuses, tous les rois vinrent le saluer avec leur cortège, et allèrent ensuite siéger à leur place. Le sage Kêsica, habile dans la science des livres sacrés, rendant à Crichna l'hommage accoutumé, lui dit : « Seigneur,

⁸ Voyez note 2.

⁹ M. Wilson, au mot पञ्चसुगन्धक, *pantchougandhaca*, nous apprend qu'il y a cinq substances aromatiques parmi les végétaux, savoir : le girofle, la muscade, le camphre, l'aloës et le *caccola*.

¹⁰ Il y a dix régions célestes, mais on ne parle ici que des gardiens des huit régions qui sont à l'horizon. Les poètes ne nomment pas les régents des deux autres.

¹¹ चैलकण्ठिनः, *tchêlacanthinah*.

¹² C'est le conducteur de son char de bataille.

tous ces princes, ne voyant d'abord en vous qu'un mortel ordinaire, s'étaient mis en hostilité contre vous : daignez leur pardonner leur erreur ».

Crichna répondit : « Kêsica, je n'ai jamais nourri, même un seul jour, aucun sentiment de haine contre personne, surtout contre des Kchatriyas fidèles au devoir de leur caste. La loi ne leur dit-elle pas de combattre ? ne flétrit-elle pas celui qui tourne le dos ? Je n'ai donc aucun motif d'être irrité contre ceux qui m'ont bravement fait la guerre. Princes, il est impossible de corriger le passé. Ceux qui ont péri sont maintenant habitants du ciel. Le devoir du héros est de vaincre ou mourir. Ne vous affligez donc pas sur le sort de ceux qui ne sont plus : c'est une fatalité à laquelle nous devons, vous et moi, nous soumettre ; renonçons désormais à toute inimitié ».

Après ces paroles de paix adressées aux princes, le vainqueur de Madhou arrêta ses yeux sur Kêsica, et se tut. Alors le sage Bhîchmaca, le saluant avec respect, lui parla en ces termes.

CENT-SEPTIÈME LECTURE.

ENTREVUE DE CRICHNA ET DE BHÎCHMACA.

Vêsampâyana continua :

« Mon fils, dit Bhîchmaca, dans l'égarément d'esprit où il se trouve, veut que sa soeur choisisse un époux parmi les princes : c'est une violence que je ne puis souffrir. Ce n'est point sa folle présomption qui doit décider cette importante affaire. Si Roukminî te voit, son choix ne saurait être douteux : toi seul fixeras ses regards. J'ose donc, ô maître des dieux, te supplier en faveur de mon fils : daigne pardonner à sa jeunesse ».

Crichna répondit : « La folie de votre fils a répandu la confusion au milieu de ce cercle de rois. Son orgueil ne connaît aucune règle. C'est la piété qui procure aux hommes dans ce monde des trônes aussi brillants que le soleil et la lune, des richesses, une famille féconde en héros¹ ; mais celui qui, à l'égard d'un seul roi, dans son funeste aveuglement, manque à la vérité, ne saurait se maintenir dans ce monde, et le feu du châtement doit l'atteindre. Le devoir des princes, seigneur, je le sais, est de respecter les droits de chacun, tels que Swayambhou lui-même les a établis autrefois. D'où vient donc que votre fils, prince qu'il est, ose dans une assemblée de princes manquer à la vérité ? C'est lui qui a provoqué ce grand concours de rois ; mais je doute que vous puissiez prétexter votre ignorance : il vous a fallu donner l'hospitalité et rendre tous les honneurs convenables à ces princes voyageurs, resplendissants comme le soleil et la lune. Vous avez dû pressentir les desseins de votre fils à l'aspect d'un si grand nombre de chars, de chevaux, d'hommes et d'éléphants, car vous avez pourvu aux besoins d'une si grande armée. Comment donc, ô roi, puis-je repousser tous les doutes qui s'élèvent dans ma pensée ? Pour moi, au contraire, rien n'a été prévu. On m'a traité comme un homme indigne de l'hospitalité. Donnez donc aussi votre fille à ces gens qui ont plus de mérite que moi : et comment vous en dispenser, sans vous exposer aux dangers que va susciter mon arrivée ? Celui qui fait violence aux dispositions d'une jeune fille est condamné au feu du Naraca, tel est l'arrêt porté par Manou et par les autres docteurs de la loi. Je n'ai point voulu pour ma part encourir cette sentence ; je me suis abstenu de paraître dans cette réunion, et sachant, ô roi, que dans votre palais je ne devais pas m'attendre à recevoir l'hospitalité, j'ai dévoré cet affront, et je suis venu à Vidarbhâ, où j'ai trouvé un lieu de repos pour mes gens. Kêsica a reçu Kêsava et Garouda comme on pourrait les accueillir au séjour céleste ».

¹ Phrase incomplète sur les trois manuscrits : elle manque de verbe. Je me suis dirigé, dans ce passage, d'après l'idée contenue dans les slokas 81 et 82 de la VII^e lect. des lois de Manou.

Ainsi parlait Crichna d'une voix aussi éclatante que le tonnerre. De même que l'on éteint avec l'eau le feu du sacrifice, Bhîchmaca l'apaisa par la rosée de sa douce parole.

« Grâce, ô dieu, maître de ce monde mortel, grâce pour un malheureux enveloppé des ténèbres de l'ignorance : daigne m'accorder l'oeil de la science. Faibles mortels que nous sommes, cet oeil de chair nous laisse dans l'aveuglement : nos actions sont imparfaites, et notre raison impuissante. Deviens mon protecteur, ô toi qui es le dieu des dieux ; que mes yeux se dessillent, et que mes actions soient bien dirigées. Le mortel instruit est comme le général d'armée : il réforme par le moyen des règles une action mal commencée, et parvient à en tirer d'heureux fruits. C'est avec confiance que je m'adresse à toi pour trouver aide et protection. Daigne acquiescer au dessein que j'ai formé, et n'abandonne pas ma fille à la chance d'un choix parmi les princes. Elle est à toi, seigneur ; pardonne mon erreur passée, et ne m'accable pas de ta colère ».

Crichna lui répondit : « Monarque prudent, que signifie cette parole ? Si vous refusez votre fille, quel est donc le maître qui vous commandera de la donner ? On n'a pas plus de droit de vous ordonner que de vous défendre de l'accorder. Mais apprenez que l'origine de Roukminî est divine, et que déjà nous sommes unis. Lorsque sur le sommet du Méroutous les dieux ont formé la résolution de s'incarner², Srî³ a dû faire comme eux : elle a reçu l'ordre de Brahmâ de prendre comme son époux un corps mortel : Allez, lui a dit ce dieu, à Coundina, et descendez dans le sein de l'épouse de Bhîchmaca. Soyez heureuse, et attendez l'arrivée de Késava. O roi, ce que je vous dis est la vérité ; et mon discours doit vous servir à régler votre conduite. Roukminî votre fille n'est pas d'une nature mortelle : c'est Srî elle-même, née ici-bas d'après la volonté de Brahmâ pour un motif déterminé. Elle ne peut donc pas être soumise à cette cérémonie de l'élection d'un époux parmi ces princes. Elle n'appartient qu'à un seul, telle est la loi ; et vous ne pouvez souffrir que Lakchmî soit la victime d'une élection forcée. Pensez à ses destinées, et donnez sa main comme le devoir vous le conseille. C'était pour s'opposer à une violence de ce genre que le fils de Vinatâ venait à Coundina par l'ordre du roi des dieux. J'arrivais aussi, curieux de voir cette grande assemblée de rois, et cette jeune vierge, qui est la déesse Srî abandonnant son siège de lotus.

Prince, vous pardonneriez sans doute la vivacité de mon premier discours, comme aussi je veux bien pardonner les torts que l'on avait eus d'abord envers moi. J'excuse tout, et je reprends les dispositions pacifiques que j'avais en venant dans ce pays. La clémence est la source des vertus et la mère du bien : un coeur tel que le mien ne conserve aucun ressentiment. Dans un homme distingué par sa naissance, ses qualités, son amour pour la justice et la vérité, tel que vous, prince, l'inimitié ne saurait également subsister. Oui, je sais oublier une injure, puisque, arrivé en ces lieux avec une armée, je m'abstiens d'attaquer mes ennemis. Si je n'avais point pardonné, j'irais vers eux, porté sur l'oiseau qui me sert de monture, et balançant dans mes mains des armes aussi brillantes que le soleil et la lune. O roi, je vous respecte, et par votre âge vous êtes comme un père pour moi. Gouvernez vos sujets avec justice : la récompense d'un père est dans ses enfants. Les méchants seuls sont coupables : que peut-on reprocher à des héros vertueux ? Apprenez de moi comment la bénédiction des pères est dans leurs enfants. Voici les deux princes de Vidarbhâ, qui, pour présent d'hospitalité, m'ont donné leur royaume. Le fruit de cette libéralité rejaillira sur dix de leurs ancêtres déjà admis dans le ciel, et sur dix de leurs descendants futurs, qui parviendront au séjour des dieux. Quant à eux, après avoir joui d'un règne tranquille, lorsqu'ils voudront être débarrassés des liens de cette vie, ils entreront dans le port du salut. Les nobles princes qui sont venus assister à mon sacre,

² Voyez lect. LIII.

³ Srî, femme de Vichnou, est aussi appelée Lakchmî. Voyez lect. XCVII, not. 4.

quand leur temps sera arrivé, passeront dans le ciel, séjour fortuné des dieux. Adieu, que la félicité soit avec vous ; je pars avec mon compagnon, le fils de Vinatâ, pour la ville de Mathourâ gouvernée par un Bhodja ».

Le chef des Yâdavas, après avoir adressé ce discours au roi Bhîchmaca, et ces paroles d'espérance aux princes présents, et surtout à ceux de Vidarbhâ, sortit de l'assemblée et se dirigea vers son char. Alors le râdjarchi Bhîchmaca et les autres monarques se prosternèrent devant Késava, qui en ce moment apparaissait à leurs yeux comme l'antique Swayambhou, adoré des Dévas et des Asouras, orné de mille pieds, de mille yeux, de mille bras, de mille têtes, de mille diadèmes brillants, portant sur sa robe une guirlande divine, parfumé d'essences précieuses, paré de bijoux magnifiques, armé de traits menaçants. A la vue de Crichna, dont l'oeil a l'éclat du lotus rouge, dont les regards étincellent comme le soleil et la lune, Bhîchmaca s'incline profondément devant le souverain des dieux, et dans la posture la plus respectueuse, l'âme, le corps, et la voix pieusement soumis, il s'écrie : « Adoration à toi, dieu des dieux, qui n'as ni commencement ni fin, éternel, premier des êtres, identifié avec Nârâyana ; à toi, qui es Swayambhou, universel⁴, inébranlable⁵, profond⁶ ; à toi, qui portes un lotus sur ton ombilic⁷, la djatâ⁸ sur ta tête, et à ta main la verge du commandement ; à toi qui es noirci⁹ des feux de la pénitence, beau comme le cygne, connu par le nom de Hansa¹⁰, et pareil au tchakra¹¹ brûlant. Adoration à Vêcountha¹² qui est celui qui est¹³, l'invincible, l'âme souveraine, l'esprit revêtu de formes matérielles, l'ancien des êtres, l'agent suprême¹⁴, tour à tour orné ou dépouillé des qualités apparentes. Daigne m'accorder ta protection, je t'adore, ô le meilleur des dieux : tu es le maître du monde, tu es le seigneur Vichnou pour ceux qui ont une âme clairvoyante ».

C'est ainsi que Bhîchmaca adressait sa prière au grand dieu en présence des autres princes. Il offrit ensuite à Crichna des présents tout brillants d'or, de pierreries, de perles, de diamants, de lapis-lazuli. Il salua aussi le vaillant fils de Vinatâ, et lui dit : « Hommage au roi des oiseaux aussi rapide que la pensée, au charmant et divin fils de Casyapa ». Après cette courte prière, il présenta à Garouda de riches parures, et enfin quitta ce divin Crichna à l'oeil de lotus, que les princes voulurent encore accompagner quelque temps. Le noble

⁴ विश्व, *viswa*.

⁵ स्थानु, *sthânou*.

⁶ वेधस्, *vêdhas*.

⁷ पद्मनाभ, *padmanâbha*. Nous avons déjà vu qu'une légende rapporte que du nombril de Vichnou sortit un lotus qui contenait Brahmâ le créateur.

⁸ Espèce de coiffure déjà mentionnée.

⁹ पिङ्गल, *pingala*.

¹⁰ Le mot *hansa*, qui veut dire cygne, sert aussi à désigner l'âme suprême, l'être par excellence.

¹¹ Le *tchakra* ou la *roue* est l'image du soleil.

¹² Voyez pour ce mot lect. XLII.

¹³ Cette idée est rendue par le pronom सः, *sah* (ille).

¹⁴ परुषोत्तम, *pourouchottama*.

frère de Vâsava¹⁵, après avoir reçu les hommages de ces rois et leur avoir donné des avis, prit le chemin de Mathourâ, remplissant de son éclat les dix régions du ciel. Précédé du fils de Vinatâ, le plus beau comme le plus fort des oiseaux, il marchait entouré d'un nombreux cortège de chars. Du son des tambours et des conques, des cris des éléphants, du hennissement des chevaux, des clameurs de lion poussées par les héros, du fracas des roues, se formait un bruit terrible pareil à celui d'un nuage orageux. Après le départ du grand Crichna, les dieux reprirent son trône et quittèrent cette demeure royale pour retourner au séjour céleste. Les princes, avec une nombreuse armée, après avoir suivi Crichna l'espace d'un *crosa*¹⁶, prirent congé de lui, et revinrent sur leurs pas, curieux de savoir quel allait être le sort de Roukminî.

¹⁵ Vâsava, comme on sait, est un nom d'Indra qui, en qualité d'Âditya, est frère aîné de Vichnou. C'est ce que nous avons dit plus haut.

¹⁶ Un *crosa* forme 4.000 coudées.